This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 800

OXFORD
1992

MMF 69.57

3

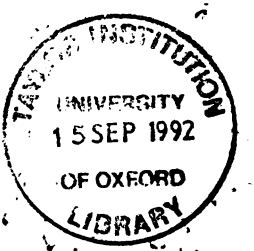
(63)

C.-L.-M de Sacy

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

A AMSTERDAM,
Chez la Veuve NIHOF & Fils,
Imprimeurs-Libraires.

1769.


UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

LIVRE PREMIER.

DANS un tems beaucoup moins éloigné que le nôtre de la naiſſance du monde, le génie de la Poéſie ne s'étoit point encore fait connoître. Les Muſes, contentes d'habiter leur double cime, en deſcendoient rarement pour converſer avec les hommes ;

les mortels ignoroient le langage des Dieux.

L'homme ſimple, alors conduit par ſa raiſon, s'occupoit ſeulement à la culture de la terre ſans autre ſoin, ſans ambition; le ſeul ſpectacle de la nature excitoit en lui une volupté pure, une douce ivreſſe qu'il ne ſavoit point exprimer : concentré dans un bonheur tranquille, il ignoroit l'art de communiquer à ſes ſemblables les ſenſations dont il étoit affecté, par ces peintures animées qui portent le trouble dans les cœurs.

Pénétré de reconnoiſſance envers les Dieux dont il ſentoit tenir ſon exiſtence, il leur élevoit des autels, les ornoit de guirlandes compoſées des fleurs les plus fraîches, les arroſoit du ſang des Victimes les plus belles de ſon troupeau; la pureté de ſes vœux rendoit ſes offrandes agréables aux Dieux ſuprêmes; mais les Temples ne retentiſſoient point encore de ces hymnes qui peignent ſi bien la divinité, tantôt armée de la foudre vengereſſe, tantôt répandant ſur la terre

les douces influences qui la rendent féconde ; chants ſublimes, qui nous inſpirent à la fois & la crainte & l'amour.

Le Berger, près de ſa Bergere, brûloit d'un feu qu'il ne pouvoit faire entendre que par ſes regards pleins de tendreſſe ; ſes yeux étoient le langage timide de ſon cœur épris ; il ne bégayoit pas même le nom d'amour.

Bientôt le deſir de ſon bien-être propre, fit ſentir la néceſſité du *tien* & du *mien* ; ce fut la cauſe des premiers démêlés & des premiers combats. Dès-lors la trompette guerriere troubla la paix & le ſilence des bois ; l'homme brûla d'un feu martial, ſon cœur s'échauffa d'une *généreuſe* fureur ; il ne quitta la houlette, ne prit des armes, que pour voler au ſecours de la maîtreſſe de ſon cœur, ou pour défendre la portion de terrein dont il s'étoit approprié la culture ; les voiſins s'unirent enſemble pour cette commune défenſe ; cette union forma les premieres Nations, & ſe décora du beau

nom de Patrie : ſiecle heureux ; où l'amour & l'amitié inſpirerent le courage, & formerent des Guerriers vertueux ! Héros, dont les noms ſont enſévelis dans les ténébres de l'oubli ; uniquement occupés à rendre votre valeur utile à vos amis, vous ne ſongiez point à laiſſer à la poſtérité des exemples féroces, plus propres à la faire rougir qu'à vous mériter le nom de Grands Hommes, prodigué depuis vous à tant de Conquérans, nés pour le malheur de l'humanité.

Orphée fut le premier qui fit connoître à l'homme les charmes de l'harmonie, qui chatouilla ſon oreille par des ſons mélodieux, qui accompagna ſes chants ſublimes par les doux accords de ſa lyre. Les Dieux ne le punirent point de ſa témérité ; il avoit conſacré ſes talens à leur gloire : les hommes, pleins des tranſports qu'il leur inſpiroit, entourerent leurs autels : il ſembloit que ſes accens donnoient à la nature une ame pour adorer ſon Auteur.

Homere osa marcher sur ses traces ; mais ses chants n'inspirent que la terreur ; sa lyre fut montée par la main sanglante de Mars ; Apollon ne la toucha qu'en frémissant. Son pinceau ne nous trace que des villes en proie aux flammes, des campagnes ravagées, des fleuves de sang, & toutes les horreurs d'une guerre funeste, où tant de Rois réunis punirent la malheureuse Troye de l'enlevement d'une Reine, dont la beauté causa dix ans de ravage. L'amour d'une main tremblante, mêle à peine quelques myrthes aux lauriers qui ceignent son front superbe & farouche . . . . . .

Quelques génies favorisés des Dieux, reçurent une étincelle de ce feu céleste qui anime les Poëtes ; mais le tems qui dévore tout nous a dérobé leurs chants, que nous n'étions pas dignes d'entendre.

Dans ce siecle heureux, l'homme connoissoit sa foiblesse : il n'osoit chercher dans lui-même le germe d'un talent dont la source

eſt divine. Il falloit être inſpiré par les Dieux mêmes, pour chanter leur gloire & leur puiſſance : peu d'hommes embraſſoient cet emploi ſublime, mais ne le profanoient point ; & les mortels étonnés étoient toujours prêts à les adorer dans ces Temples mêmes qui retentiſſoient de leurs accens. (*a*)

Ingénieuſe Sapho, l'honneur de ton ſexe, & peut-être la honte du nôtre, ces tems heureux virent briller avec étonnement l'étendue de tes talens. L'homme ſenſible fut ému de tes chants ; il ſentit ſon ame ſe développer & prendre un eſſor ſublime. Tes accens verſerent dans les cœurs cette volupté pure que l'harmonie des corps céleſtes fait goûter aux habitans de l'Empirée ; tes vers te mériterent le nom de dixieme Muſe, & tes concitoyens porterent leurs égards

(*a*) Les Anciens ne nous ont laiſſé aucun ouvrage qui ne nous donne la plus haute idée de leurs talens. Nos deſcendans en diront-ils autant de notre ſiecle ?

pour toi, jusqu'à faire graver ton image sur leur monnoie courante : heureuse si l'ingrate Vénus & son perfide fils, à qui tu avois consacré ta lyre, n'avoient pas enflammé ton cœur pour un si grand nombre d'amans indignes de le posséder, & entr'autres pour le plus volage & le plus perfide des hommes. J'ose présenter à mon siecle le tableau de tes malheurs : que le tendre génie qui conduisit ta plume, daigne aussi conduire mon pinceau ; les larmes de mes lecteurs arroseront ta cendre : que ne peuvent-elles la ranimer !

Souffre que je m'affranchisse des regles vulgaires, & que je peigne dans le même tableau les prodiges de ta naissance, les jeux de ta plus tendre jeunesse, & toutes les circonstances de ta vie ; ton nom mêlera l'intérêt le plus touchant à tes moindres actions : une ame vigoureuse & élevée imprime aux choses les plus communes un caractere de grandeur ; on la reconnoît enco-

re quand elle ſemble ſe méconnoître elle-même ; & le ſage qui la ſuit dans tous ſes mouvemens, a prévu ſa haute deſtinée, quand elle commence à peine à ſentir ſon exiſtence.

Le vrai génie eſt un éclair de la Divinité, & ſes moindres lueurs portent l'empreinte de leur ſource enflammée. Elles effacent par un éclat véritable ces fauſſes lumieres qui éblouiſſent les yeux des hommes, ſans intéreſſer leur cœur.

Scamandronyme & Cléis vivoient à Myſitene dans l'union la plus douce : l'Amour filoit leurs jours au ſein même de l'hymenée, ſes chaînes n'étoient pour eux qu'un tiſſu de fleurs. Le titre d'époux n'avoit point altéré leur tendreſſe, & leurs cœurs, toujours embraſés des flammes du Dieu qui les conduiſit à l'autel, nageoient dans ces délices inexprimables dont le ciel enivre les ames vertueuſes unies par un chaſte lien. Contens

d'une modeſte fortune, ils bornoient leurs deſirs à s'aimer, à ſe plaire. Leur maiſon commode ſans ornemens étoit le ſanctuaire de la vertu, & l'aſyle du vrai bonheur. Les plus riches citoyens de Mytilene envioient leur félicité; & ſi une puiſſance invincible & fatale ne rendoit pas chers à l'homme la ſource de tous ſes maux, ils auroient quitté leur pompe & leur opulence pour s'enſévelir à leur exemple, dans une heureuſe obſcurité.

Fortuné Scamandronyme, il ne manquoit à ton bonheur que la gloire d'être pere: les fruits de l'amour en reſſerrent les nœuds. La tendreſſe des parens ſe concentre alors dans un ſeul objet, qui la rend plus inviolable & plus ſacrée: c'eſt là le dernier ſceau de cette union qui confond deux êtres, & qui rend leur exiſtence indiviſible.

La nature ſembloit ſe refuſer aux vœux de nos deux époux. Cléis, confuſe de ſa ſtérilité, oſoit à peine lever les yeux, dans

ces tems où, conservant encore dans ses mœurs quelque trace de son innocence, l'homme ne croyoit exister que pour multiplier son être. Tel qu'un Monarque puissant se compare aux Dieux, lorsqu'il abaisse ses yeux sur la multitude de ses Sujets; tel un pere de famille, environné d'un grand nombre d'enfans, s'applaudissoit de leur avoir donné le jour; une noble vanité élevoit son ame, orgueil juste & conforme aux loix de la nature.

Cléis ne pouvoit se consoler que dans les bras de son époux. Souvent leurs mains pures & innocentes couvroient d'offrandes les autels des Dieux; leurs prieres épurées par la vertu étoient animées par le feu du desir. Le ciel, qui enveloppe ses desseins d'un nuage inaccessible à nos foibles regards, parut long-tems voir leurs larmes d'un œil indifférent; mais enfin il fut sensible à leurs vœux.

Les premiers rayons de l'aurore commen-

ſoient à peine à diſſiper les ténébres, & frappoient légérement les paupieres tendres & délicates de Cléis; ſes beaux yeux s'ouvrent, ſes regards animés d'un feu brillant ſe tournent vers Scamandronyme; il ſemble voir deux aſtres long-tems cachés par un nuage, rendre enfin leur lumiere aux hommes. La joie la plus douce reſpire dans ſes traits, & le ſentiment du bonheur l'embellit encore.

Chere moitié de moi-même, lui dit-elle d'une voix touchante, toi qui n'as jamais ſenti d'autre félicité que la mienne, partage les plaiſirs que le ciel vient de me promettre; ſi je les renfermois en moi-même, ils auroient bien moins de prix, & j'en augmente les charmes en les épanchant dans ton ſein. Si j'en crois un preſſentiment qui me flatte, & dont je ne puis me défendre, le titre de mere me rendra bientôt plus précieux celui de ton épouſe.

J'étois plongée dans les vapeurs d'un pro-

fond ſommeil ; il m'a ſemblé tout-à-coup être déchirée par mille douleurs aigues : cependant un charme inexprimable les adouciſſoit & ſoutenoit mon courage ; la joie reſpiroit encore dans mes yeux mouillés de larmes. J'ai vu les neuf Muſes s'empreſſer autour de mon lit, recevoir dans leurs bras le fruit pénible & cher de mes douleurs, le réchauffer dans leur ſein ; il ſembloit que cet enfant étoit ſenſible à leurs careſſes.

Mere trop heureuſe, me dit l'une de ces Déeſſes, quels plaiſirs, quelle gloire effaceront de ton ſouvenir les douleurs que tu viens d'éprouver ! Nous adoptons cette fille pour notre ſœur ; nous voulons la nourrir de notre lait ; elle ſera un jour l'honneur de ſon ſexe & de ſa patrie.

A ces mots j'ai vu la Déeſſe l'emporter dans ſes bras, & moi inquiete & troublée, j'ai voulu la lui arracher ; le réveil tout-à-coup a fait tomber le voile de cette douce illuſion : ſi toutefois un ſonge de cette

nature n'eſt pas un avis ſecret des Dieux.

Pendant ce diſcours le viſage de Scamandronyme s'enflammoit ; les rayons d'une douce eſpérance étincelloient dans ſes yeux. Il leve les bras au ciel : Dieux juſtes, dit-il, voudriez-vous vous jouer de la crédulité d'un malheureux mortel ! L'eſpoir que vous m'inſpirez eſt un ſerment que vous faites de le combler, & ma confiance même me donne des droits ſur vos bontés.

Le ciel couronna bientôt ſes deſirs, Cléis mit au jour une fille, que la nature ſembloit avoir affranchie de la loi commune ; les larmes ordinaires de l'enfance n'altéroient point le feu de ſes yeux ; ſes cris ne déchiroient point le cœur ſenſible de ſa mere, par des alarmes importunes ; ſon génie ſe déploya tout-à-coup : dans les ames vulgaires, c'eſt une étincelle foible dans ſa naiſſance, qui ne produit qu'un feu lent dans ſes progrès : celle de Sapho fut un éclair. Elle exprimoit déjà ſes idées dans un âge où les enfans ſça-

vent à peine faire connoître leurs beſoins ; des regards vifs, des geſtes éloquens, ſuppléoient à la foibleſſe de ſa voix.

Scamandronyme & Cléis veilloient ſur ſon enfance avec une tendreſſe paternelle ; ils l'échauffoient par des leçons ſublimes ; la nature avoit verſé dans ſon ame un penchant heureux pour la vertu. Scamandronyme, content de la lui faire aimer, lui apprenoit l'art de la rendre aimable aux hommes : ſcience ſublime, que les eſprits privilégiés partagent avec les Dieux. Sapho lui conſacroit ſa naïve éloquence dans un âge où l'œil de l'homme, dégagé des ténébres qui enveloppent ſon enfance, diſtingue à peine les principes du bien & du mal. C'eſt ainſi que le ciel récompenſoit ſes parens de leurs ſoins précieux.

Bientôt Sapho par ſes talens, éblouit tous les yeux. Heureuſe, elle ne verſa point dans les cœurs les funeſtes feux de l'envie : quel rival eût été aſſez lâche pour lancer ſes traits

envenimés ſur un enfant qui n'avoit d'autres armes que ſa foibleſſe & ſa candeur ? Tous ceux qui eſſayoient alors leurs doigts timides ſur la lyre encore peu connue, ſentirent l'aſcendant du génie de Sapho ; ils briſerent leurs pipaux ; leur voix n'oſa plus s'élever à des accens trop ſublimes, & tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de la jeune Lesbienne.

La nature qui pour Sapho ſeule n'eut jamais les caprices d'une marâtre, tantôt tendre à l'excès & tantôt avare, ne mit point de bornes à ſes faveurs ; elle faiſoit croître à la fois ſes charmes & ſes talens ; le même feu qui faiſoit épanouir ſon ame, brilloit dans ſes yeux, animoit tout ſes traits : c'eſt ainſi que la même ſéve nourrit deux arbriſſeaux étroitement unis, donne à leurs feuilles une égale fraîcheur, & fait éclorre au même inſtant les tendres fleurs qui promettent les fruits les plus doux.

Sapho n'avoit point les traits réguliers,

rayons du Soleil ne diſſipérent les ombres de ce lieu terrible ; un jour foible inſpiroit un reſpect mêlé de crainte pour le Dieu qu'on y révéroit ; l'architecture du temple ſoutenoit cette illuſion, que le nom ſeul de ce Dieu redoutable faiſoit naître.

La guerre venoit de rallumer ſes feux mal éteints, par une paix mal cimentée : déjà toute la jeuneſſe de Lesbos couroit aux armes ; la mere tremblante envoyoit ſon fils à la mort, & les larmes aux yeux, la pâleur ſur le front, lui donnoit des leçons de courage ; l'amante, d'une main timide, arrachoit les myrthes qui ornoient la tête de ſon amant, pour la ceindre des lauriers que ſa valeur lui promettoit.

Hélas ! dit Scamandronyme, dans ma jeuneſſe une pareille ardeur fermentoit dans mes veines ; j'ai partagé avec mes concitoyens l'honneur d'expoſer mes jours pour ma patrie. Vois, ma fille, vois, les bleſſures dont mon corps eſt couvert, voilà la

récompenſe de mon courage. Mes bras affoiblis par l'âge, ces bras qui ont terraſſé nos ennemis, ne peuvent plus que s'élever vers le ciel, le reſte de mes jours languiſſans eſt conſacré à ton bonheur : quitte envers la patrie par ma foibleſſe, je n'ai plus de ſang à verſer pour elle, je ne peux que former des vœux pour ſa gloire : c'eſt un devoir dont ni mon âge, ni ſon ingratitude même ne peuvent me diſpenſer : viens au temple de Mars, notre cœur eſt pur, nos mains ſont innocentes, notre encens doit plaire aux Dieux.

En diſant ces mots, il ſort de la ville ſuivi de Sapho & de Cléis. Pendant la route ils s'entretinrent des cauſes de cette guerre. Rarement, diſoit Scamandronyme, une guerre juſte eſt malheureuſe ; la vertu eſt le principe du vrai courage, ſans elle le Guerrier le plus intrépide n'eſt qu'un inſenſé, qui brave les Dieux, & qui ne peut faire trembler les hommes ; attendons tout de notre

jeuneſſe, un vain orgueil n'a point flétri les lauriers qu'elle moiſſonna dans la derniere guerre, & la molleſſe n'a point énervé ſon courage. La mauvaiſe foi de nos ennemis nous répond de leur défaite; ils ſont à moitié vaincus, puiſque la juſtice eſt de notre côté.

Cependant ils entrent dans le temple, ils offrent une jeune brebis qui faiſoit les délices de Sapho, & qui la ſuivoit en tous lieux. Ce ſacrifice augmentoit le prix de la victime: déjà le couteau ſacré eſt plongé dans ſes flancs; le ſang coule; le Prêtre d'un œil curieux conſulte ſes entrailles palpitantes; les Dieux, dit-il, en s'adreſſant à Scamandronyme, ont reçu votre offrande, ſi tous les Citoyens levent vers eux des mains auſſi pures que les vôtres, le ciel combattra pour nous.

Cette vertueuſe famille ſort du temple. Le Soleil étant déjà preſque dans les ondes, à peine ſes derniers rayons luttoient encore

contre les ténèbres naissantes ; les cédres touffus redoubloient l'horreur de la nuit ; Scamandronyme s'égara, & suivant une route incertaine, il s'enfonça dans la forêt. Une lionne furieuse dont un chasseur inhumain avoit dérobé les petits, sort de son antre affreux, ses crins hérissés annoncent sa rage ; ses yeux étincellent d'un feu barbare ; l'écho ne répete qu'avec horreur ses longs rugissemens : avide de vengeance elle s'élance sur l'infortuné Scamandronyme, elle le déchire, elle s'enivre de son sang ; il semble qu'elle partage avec les Barbares humains, le plaisir cruel mais voluptueux de se venger ; ce n'est point sa proie, c'est son ennemi qu'elle dévore.

De la frayeur & du désespoir naît souvent le courage. Cléis égarée, hors d'elle-même, veut arracher à la lionne sa victime, & ne songe pas qu'elle lui en offre une autre. Ses mains, ses foibles mains, s'efforcent d'entr'ouvrir sa gueule sanglante ; mais bientôt elle quitte sa

proie, se jette sur Cléis; le sang de cette tendre épouse se mêle avec dans celui de son malheureux époux; leurs membres encore palpitans semblent se chercher, & la douceur d'expirer ensemble leur fait moins sentir l'horreur de la mort.

Quelques Voyageurs attirés par les rugissemens affreux dont la forêt retentissoit, accourent : quel spectacle ! Deux cadavres étendus sur l'herbe ensanglantée; près d'eux une jeune fille éperdue, la pâleur sur le front, & dont les beaux yeux semblent éteints par les glaces de la mort : le monstre rassasié se retire dans sa caverne. Ces Voyageurs attendris jusqu'aux larmes, s'approchent de cette fille infortunée, & la rappellent à la vie; elle souleve sa tête; ses paupieres appesanties s'entr'ouvrent avec peine; elle fixe les yeux sur cet horrible théâtre; & se voit baignée du sang qui lui donna la vie; elle jette un cri perçant, l'antre de la lionne en retentit, & pour ainsi dire devenue sensible, ré-

pète ces triſtes gémiſſemens. Vertueux Etrangers, dit Sapho d'une voix expirante, ſi l'humanité a quelques droits ſur vos cœurs, prêtez une main ſecourable à la fille la plus malheureuſe... Hélas ! ſi la nature vous a quelquefois alarmés pour les auteurs de vos jours, verrez-vous d'un œil indifférent une fille dont les parens malheureux ont été déchirés ſous ſes yeux par un monſtre impitoyable ? Aidez-moi à recueillir ces reſtes précieux, à raſſembler ces membres épars, à dérober à cette terre avide, quelques gouttes de ce ſang dont elle s'eſt abreuvée ; ſoutenez-moi dans ce devoir triſte & ſacré.

Ces Etrangers fondoient en pleurs ; la douleur de Sapho avoit paſſé dans leurs ames ſenſibles : ils recueillent ces débris de deux époux infortunés ; ils les portent ſous le portique du temple de Mars : l'aurore enveloppée de nuages épais, annonce aux hommes un jour triſte & lugubre ; il ſemble que le Soleil refuſe d'éclairer les hor-

reurs de cette cruelle nuit; un bûcher s'éleve; la flamme dévore ces reſtes échappés à la fureur du monſtre; une même urne renferme leurs cendres ſacrées; Sapho la baigne de ſes larmes, & la portant d'une main tremblante: Dieux inhumains, dit-elle, abbaiſſez vos regards ſur cet objet funeſte, & rougiſſez; c'eſt au ſortir de votre temple, c'eſt dans ce bois ſacré, que deux époux ont été les victimes de leur piété... Urne ſacrée, cendres que je révere, que ne puis-je vous faire un tombeau de mon cœur! ſoyez à jamais l'objet de mon culte; c'eſt à vous que je le dois, les Dieux vous ont trahi. Ils ont vu d'un œil barbare vos mains pures ſe lever vers eux; ces mêmes mains qui avoient chargé leurs Autels d'offrandes & d'encens: Oui, manes auguſtes, vous ſerez mes Dieux, & ces champs fortunés que vous habitez dans le ſéjour des ombres, voilà l'Olympe où s'adreſſeront tous mes vœux!

L'Urne fut renfermée dans un monument

simple, où la tendre Sapho traça ses douleurs, & rendit par une inscription glorieuse, leur vertu immortelle. Les Lesbiens ne la voyoient point sans verser des larmes, & sans demander au ciel des Citoyens aussi vertueux, mais plus fortunés.

Sapho étoit encore dans cet âge fortuné, où la nature n'ose nous abandonner à nous-même, où les loix tracées par sa main auguste, donne un guide à notre jeunesse. S'il ne partage pas les richesses d'un pere infortuné, dont la mort impitoyable n'a point respecté la vertu, il hérite d'un droit plus cher aux grandes ames, celui de remplir ses devoirs paternels, & de le faire revivre dans ceux à qui il a donné l'être. Mais il est des ames privilégiées, qui s'assurent un tel ascendant sur le vulgaire, qu'il se fait un devoir de les élever au dessus de lui-même. La vertu & le génie de Sapho l'affranchirent des loix communes; les Magistrats d'un suffrage unanime, lui donne-

TAYLOR INST. OXFORD

sent le droit de disposer d'elle-même ; droit funeste, qui lui coûtera des larmes ameres. Les grandes ames n'eurent jamais de foibles erreurs.

Le vrai génie devient souvent un présent fatal, lorsque la raison n'en régle pas l'usage, il est extrême en tout ; si son essor n'atteint pas du premier vol la félicité parfaite, il nous précipite dans un gouffre de maux. Plus l'ame est sublime, plus elle est sensible, plus ses lumieres sont vives, plus ses passions sont violentes ; elle ne sent point à demi ; elle n'éprouve point ces froides passions, qui ne nous font sentir notre existence, que pour nous distinguer du néant : elle aime avec transport, elle hait avec fureur. Toujours puissamment affectée, l'objet qu'elle chérit est le centre où tendent toutes ses pensées ; elle n'est point le jouet de mille sentimens divers ; ses facultés n'ont qu'un ressort qui les met toutes en jeu ; elle n'aime point, elle adore, & l'insipide indiffé-

rence eſt pour elle un néant véritable : telle étoit l'ame de Sapho.

Pendant une année entiere cette vertueuſe fille (ſi-tôt que l'aurore en ouvrant ſes yeux la rappelloit à ſes douleurs) couroit au temple de Mars ; ſon cœur frémiſſoit en entrant dans ce bois terrible, dont l'obſcurité funeſte avoit couvert la ſcène la plus affreuſe : d'un pas lent & timide elle approchoit de ce monument ſacré, qui renfermoit les objets de ſa douleur ; elle le couvroit de fleurs que ſes belles mains avoient cueillies dans un champ voiſin, & ſes larmes ſemblables à la roſée la plus pure, en tombant ſur ſes fleurs leur conſervoient leur fraîcheur & leur éclat : oui, manes ſacrées, diſoit-elle, ce ſont des fleurs qui doivent orner votre tombeau, & non de lugubres cyprès. La mort, ce terme redoutable au vulgaire, n'eſt pour vous que l'immortalité même, & en prononçant ces mots, ſes larmes couloient en abondance.

La Grece étoit l'asyle des arts, & Apollon y avoit des temples dans toutes les villes. Celui de Mytilene étoit un des plus célèbres ; la vue de cet édifice inspiroit une gaieté majestueuse ; le Dieu étoit représenté au milieu des neuf doctes Sœurs, leur donnant les principes des arts. Sapho y entra un jour qu'on venoit d'y placer un tableau, où un pinceau conduit par la nature, avoit tracé des objets qui arrêterent ses regards. La vue s'y promenoit sur un paysage enchanteur : on voyoit dans le lointain quelques cabanes simples, mais travaillées avec goût ; plusieurs troupeaux sur le penchant d'une colline broutoient une herbe fraîche mêlée de fleurs : sous un berceau formé par de jeunes tilleuls, un Berger, une lyre à la main, paroissoit charmer les oreilles de ses compagnons, peu faites pour des sons si doux.

Sa taille étoit noble, une aimable gaieté respiroit sur son front, tous ses traits étoient

autant de caracteres ; ſon ame ſe peignoit juſques dans ſon ſourire. Ah ! s'écria Sapho, en adreſſant la parole à un reſpectable Vieillard qui étoit auprès d'elle, le Peintre a voulu ſans doute, nous retracer ce ſiecle fortuné, où Apollon banni de l'Olimpe, réduit à l'état de Berger (le ſeul qui ſoit digne d'un Dieu chaſſé du ciel), adouciſſoit les mœurs des farouches Paſteurs, & leur faiſoit connoître les charmes de l'harmonie ; ou bien, ne ſeroit-ce point Orphée éclairant le monde plongé dans les ténébres de l'ignorance, leur dévoilant l'Auteur de l'Univers, & lui élevant des Autels aux accens ſublimes de ſa lyre & de ſa voix ?

Non, lui répondit le Vieillard, ce n'eſt ni Apollon ni Orphée, mais c'eſt un mortel digne de partager avec eux nos hommages. Cette réponſe ne fit qu'augmenter l'impatience de Sapho ; le Vieillard lut dans ſes yeux ſon avide curioſité, & pourſuivit ainſi :

C'eſt un jeune Berger dont le nom eſt

déjà répandu dans toute la Grece ; la nature lui a prodigué ſes talens ſublimes, qui ſont dans les autres hommes le fruit lent d'un art pénible : Phaon eſt ſon nom. La mort qui choiſit ſes victimes au gré de ſon caprice, lui ravit preſqu'en naiſſant les Auteurs de ſes jours. Jamais il ne ſentit leurs tendres careſſes ; abandonné dès le berceau, la nature ſeule fut ſa mere, & veilla ſur ſon enfance. Des parens avides dévorerent ſon patrimoine, & il fut réduit à garder un troupeau.

Les Muſes ſont deſcendues dans la ſolitude qu'il habite, elles lui ont inſpiré le don ſublime de la poéſie ; elles ont formé ſes accens, elles ont donné le premier eſſor à ſon génie, & ſes eſſais ont étonné nos plus célébres Poëtes. Les échos accoutumés aux chanſons groſſieres des Pâtres, ſemblent répéter avec ſurpriſe les chants harmonieux de cet aimable Berger. Ses compagnons l'écoutent avec avidité ; il eſt leur Roi, il ſe-

roit presque leur Dieu ; ils sont étonnés eux-mêmes du pouvoir que l'harmonie a sur les ames ; il leur semble prendre un nouvel être ; leurs mœurs s'adoucissent, ils deviennent doux, tendres & humains ; leur vertu n'a plus rien de farouche, elle n'est plus pour eux un triste devoir : chantée par Phaon, elle est devenue le plus doux de leurs plaisirs.

Pendant ce discours tous les sens de Sapho étoient suspendus par une espece d'enchantement, ses oreilles s'ouvroient avec un charme inexprimable au discours du Vieillard, ses yeux fixés sur ce tableau ne pouvoient s'en détacher. Heureuse, dit-elle, avec un soupir, heureuse la Bergere qui versera dans l'ame de ce Berger, les douces flammes d'un amour pur & durable ! Il lui consacrera sa lyre, & son nom chanté par le favori des Muses, sera porté sur les aîles de la gloire jusques dans les siecles les plus reculés ; mais parlez, ajouta-t-elle, en se retournant vers l'inconnu ; avez-vous vu ce

jeune Berger ? ſes chants ont-ils charmé vos oreilles ? ſes vers ont-ils échauffé votre génie du feu qui les a créés ? n'eſt-il point flatté dans ce tableau ? Sapho rougit après cette queſtion, & craignit que la réponſe du Vieillard n'affoiblît l'idée qu'elle s'étoit formée du jeune Phaon.

Non, lui dit-il, le Peintre loin de l'avoir flatté, eſt reſté bien au deſſous de ſon modele ; il ne peut être peint dignement que dans les cœurs de ceux qui vivent ſous ſes loix ; la nobleſſe éclate dans tous ſes traits ; mais un air libre & ouvert en adoucit la fierté. Ses yeux pleins de flammes annoncent cependant la douceur de ſon caractere ; l'enjouement, les graces ingénues reſpirent dans ſes moindres mouvemens : mais ce tableau qui ne charme que nos yeux, ne peut nous retracer le plus ſublime de ſes talens. Ah ! ſi vous l'entendiez accorder ſa lyre aux accens mâles & gracieux de ſa voix, oui j'ai cru voir le Dieu lui-même que

nous

nous révérons dans ce temple. Qu'importe que les tigres & les ours aient été ſenſibles aux accords du célébre Orphée, Phaon a adouci les mœurs des hommes ſauvages; il les a rendus doux, bienfaiſans, heureux; il a fait plus qu'Orphée. . . . . .

En finiſſant ces mots, le Vieillard s'éloigne de Sapho, qui vouloit l'interroger encore: elle rentre chez elle; ſa maiſon dès cet inſtant ne lui parut plus qu'un ſéjour odieux. Le tumulte de la ville bleſſoit ſes oreilles; ce mêlange d'objets divers, autrefois ſi amuſant, lui devenoit importun: d'une éminence voiſine elle promenoit ſes regards ſur une plaine fertile, parſemée de quelques bouquets d'arbres, & terminée par des côteaux, où la nature étaloit avec orgueil ſes richeſſes les plus précieuſes; ſes yeux cherchoient dans le lointain, ce village chéri des cieux, où Phaon avoit fixé le ſéjour du bonheur & des arts; & quoiqu'elle fût perſuadée qu'une diſtance trop ſpacieuſe le déroboit à ſa vue,

elle la tournoit de ce côté ; ſon imagination lui peignoit en traits de flamme, ce que ſes regards ne pouvoient entrevoir. Imagination, charme ſuprême de la vie ! c'eſt toi qui prépares les ſens aux plaiſirs qu'ils doivent goûter, & ces prémices ſont plus douces que la volupté même.

Cependant la nuit étendant ſon voile ſur la terre, lui dérobe ce ſpectacle, & ramene ces heures fortunées, où les reſſorts de la machine, affranchis du joug de l'ame, ſuivent l'impreſſion naturelle de leur force élaſtique, & rendent à nos nerfs épuiſés leur premiere vigueur. Les vapeurs d'un paiſible ſommeil ſe gliſſerent dans les veines de Sapho, ſes beaux yeux ſe fermerent ; mais le ſommeil des amans eſt-il un ſommeil véritable ? Les ſonges qui voltigent ſur leur paupiere ſont autant d'amours : combien, hélas ! ne ſont heureux qu'en ſonge ? Un funeſte réveil arrache le voile enchanteur qui couvroit nos yeux, & nous rend à nous-mêmes.

A peine les premieres vapeurs du ſommeil exhalées, laiſſerent aux ſens de Sapho un jeu plus libre, qu'elle crut être ſous ce même berceau que le pinceau de l'amour & de la nature avoit embelli ; un gazon parſemé de fleurs formoit un trône champêtre ; là, Phaon couronné de myrthes & de lauriers, eſſayoit ſur la lyre des airs dignes d'Orphée ; ſa voix en ſoutenoit les accords enchanteurs, & les échos forcés à les répéter, auroient voulu ſe taire pour l'écouter. Les arbres agitoient doucement leurs feuilles légeres, & ſembloient ſenſibles à ces concerts ; les fleurs s'empreſſoient de ſortir du ſein de la terre, pour partager les plaiſirs des êtres, & répandoient les plus doux parfums, pour charmer à la fois tous les ſens des deux Amans. Le ſommeil eſt fécond en prodiges.

La voix du tendre Phaon ne quittoit les tons ſublimes de l'harmonie, que pour exprimer à Sapho l'ardeur dont il étoit dévoré ; il attachoit ſes levres enflammées ſur

ſes belles mains, il les preſſoit contre ſon cœur, & ſon cœur palpitoit ; il ſe précipitoit à ſes genoux, & les arroſoit de ces larmes de l'amour, plus douces que les ris.

A l'approche de l'aurore, le charme fut rompu, & Sapho ſe plaignant du pere de la nature, s'écria d'un ton cruel : Dieu jaloux de mes plaiſirs, tu me ravis mon bonheur ; pourquoi m'envier une chimere ſi douce ? pourquoi détruire une erreur ſi chere ? Hélas ! la réalité n'eſt peut-être pas faite pour moi, & ces momens précieux que je viens de goûter, emportés ſur les aîles rapides du tems, ne reviendront peut-être jamais.

Sapho vole au temple d'Apollon, & cherche dans ce tableau chéri, l'illuſion qu'un réveil fatal vient de lui ravir. Il lui ſembla plus d'une fois, que la toile s'animoit, & que Phaon tournoit ſur elle des regards tendres & enflammés : le même Vieillard s'approcha d'elle encore, & fut étonné de l'attention avide avec laquelle elle fixoit ce tableau.

Hélas ! lui dit-il, vous prodiguez vos hommages à votre plus mortel ennemi : que faites-vous Sapho ? Votre cœur vous séduit ; ce tableau est fait pour nos yeux, mais votre sexe ne doit le voir qu'avec indignation... Comment ? que dites-vous ?... Oui, poursuivit le Vieillard, Phaon est le plus doux, le plus vertueux des hommes ; mais il a juré à votre sexe une haine éternelle ; il promit au ciel de briser sa lyre s'il violoit jamais ce serment affreux : inaccessible aux traits de l'amour ; il les lance de tous côtés. Adoré de toutes les Bergeres, il dédaigne leur hommage, & se fait un jeu cruel de voir couler leurs larmes : l'amour est à ses yeux une foiblesse indigne de l'homme.....

Vous m'en avez dit assez, interrompit Sapho, & elle sortit brusquement du temple ; elle alla ensévelir son désespoir dans son appartement le plus reculé ; elle se plongea dans la plus profonde rêverie : Dieux injustes, dit-elle, c'est ainsi que vous vous

jouez d'une foible mortelle ! Ce ſentiment qui ſemble être un rayon de l'eſſence ſuprême, nous fut donné pour être notre ſupplice. Sapho eſt tendre, Sapho eſt dévorée des feux de l'amour, & Phaon eſt inſenſible... N'importe, ſuivons ma deſtinée : que le ciel qui a tiſſu la trame de mes jours infortunés, jouiſſe de mes douleurs ! qu'il triomphe d'une mortelle trop ſenſible ! le ſort en eſt jetté.

Fin du premier Livre.

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

LIVRE SECOND.

L'AMOUR donne à l'ame un reſſort invincible : ſemblable à un torrent dont les flots mugiſſans s'irritent contre les digues qu'on oppoſe à ſon cours, les obſtacles lui prêtent une nouvelle force ; il renaît des difficultés mêmes, plus violent, plus terrible que jamais. Le déſeſpoir eſt

ſon aliment, & les larmes donnent à ſes flammes une ardeur que rien ne peut éteindre.

Ainſi le diſcours du Vieillard, loin d'affoiblir la paſſion naiſſante de Sapho, en augmenta la vivacité. Il lui ravit pour quelques inſtans l'eſpoir le plus doux; mais bientôt elle le ſentit renaître de ſon déſeſpoir même. Dans le trouble affreux qui déchiroit ſon ame flottante entre le deſir & la crainte, la beauté de Phaon, à qui ſon cœur prêtoit à chaque inſtant quelques charmes nouveaux, étoit le ſeul objet qui fit ſur elle une impreſſion durable. En vain on le lui peignoit comme un homme farouche, impitoyable, elle ne voyoit en lui que le plus beau des Bergers; elle ne pouvoit concevoir que tant de graces fuſſent flétries par un orgueil invincible, & que des yeux ſi éloquens fuſſent les interprêtes d'un cœur inſenſible.

Non, diſoit-elle, ou le Peintre a voulu

nous tracer un demi-Dieu imaginaire ; dont l'ame toute céleſte remplit de ſa divinité un corps fragile & mortel, ou ſi ſon pinceau ne l'a point flatté, Phaon eſt ſenſible. Ce feu brilleroit-il dans ſes yeux, ſi le ſentiment n'en eût allumé la premiere étincelle ? Le ſentiment eſt le principe de tous les êtres ; il anime, il embellit tout ; ſans lui l'exiſtence n'eſt qu'un ſommeil uniforme & languiſſant, d'où l'ame retombe dans le néant ſans s'appercevoir de ſa chûte. La chaleur du ſentiment ſe partage entre le cœur & l'eſprit ; jamais un génie rapide & ſublime ne fut uni à un cœur reſſerré par les glaces de l'indifférence. Raſſurons-nous, ce cruel Vieillard s'eſt fait un jeu de me déſeſpérer, ou il a été trompé lui-même. Hélas ! il n'avoit aucun intérêt à cacher la vérité.

Les réflexions les plus ſolides ne peuvent modérer ſon inquiétude : un cœur puiſſamment agité par l'amour, tremble que ſon bonheur ne lui échappe à l'inſtant même où

il en jouit : que doit-il penſer lorſqu'il ne l'apperçoit que dans une perſpective éloignée ? Tel étoit l'état de Sapho. Sapho tremblait ; elle interrogea pluſieurs perſonnes, qu'un juſte deſir de rendre hommage aux talens avoit conduit dans le déſert que Phaon habitoit : toutes lui confirmerent le récit du ſevere Vieillard. Oui, lui diſoit-on, Phaon ſeroit le plus parfait des hommes s'il étoit ſenſible ; ſa lyre rendroit des ſons moins harmonieux ſous la main d'Apollon même que ſous ſes doigts éloquens ; les chants de la Muſe Aædé ne verſeroient point auſſi délicieuſement dans les cœurs, cette douce volupté dont l'ame s'enivre aux accens de ſa voix ; mais ſon ame inflexible ne fut jamais engagée dans ces chaînes de fleurs dont l'amour unit les deux ſexes : fier de ſa liberté, il inſulte cè Dieu, il brave ſes traits, il rit de ſes coups, & jamais ce beau feu qui anime ſes yeux n'enflamma ſon cœur.

Hé quoi ! dit Sapho, tous les hommes s'accordent-ils pour me déſeſpérer ? Quel intérêt ſi puiſſant leur dicteroit un menſonge inhumain ? Non, la vérité parle par leur bouche ; ils m'arrachent un doute qui faiſoit mon bonheur. Cruels ! ce plaiſir étoit-il donc bien doux pour me l'envier ? Hélas ! il commença mon ſupplice, & vous l'achevez. Inſenſible Phaon, ton ſang eſt donc ſemblable à ces eaux glacées qui croupiſſent dans nos marais, & ton ame indifférente à tout ne ſent pas même ſa froide exiſtence. Hélas ! cette gloire qui flatte ton génie orgueilleux, n'eſt qu'une vaine fumée qui t'échappe : celle même de conquérir des cœurs, de lancer les traits de l'amour, eſt dangereuſe & ſans attraits, lorſqu'on ne partage pas les ſentimens qu'on inſpire. Qu'eſt-ce que cette liberté dont tu es ſi jaloux ? Elle n'eſt que le néant de l'ame, & le droit funeſte d'être toujours malheureux. Tes jours filés par l'indifférence ſeront

TAYLOR OXFORD

remplis d'ennui : le mêlange des biens & des maux fait le charme de la vie. O combien le calme eſt agréable après un violent orage ! que les ris ſont doux après avoir verſé des larmes ! Eſt-ce donc un bonheur que cette uniformité languiſſante ? L'amertume du dégoût empoiſonne les plaiſirs ; l'ennui, le ſombre ennui flétrit les fleurs dont la vie eſt ſemée. Mais que dis-je ? Les vents ſur leurs aîles légeres emportent mes diſcours ; & quand tu pourrois m'entendre, hélas ! l'amour ſeul peut diſſoudre les glaces de ton cœur, & verſer dans tes veines ce feu puiſſant qui eſt le charme de la vie. Dieu d'amour ! ce prodige eſt digne de toi ; tu formas les yeux de Phaon, ne peux-tu amollir ſon cœur ? Tourne contre lui les traits vainqueurs dont ſes regards ſont armés ; fais-le tomber à tes autels, & que ſa main orgueilleuſe, chargée de tes chaînes, les charge d'offrandes & d'encens.

En prononçant ces mots, le viſage de Sa-

pho étoit tout rayonnant d'eſpérance. Il ſembloit qu'un Dieu parlât à ſon cœur. Un mouvement ſecret guida ſes pas vers le Temple de Vénus, où mille Amans inquiets cherchoient, dans les réponſes de la Prêtreſſe, un ſoulagement à leurs peines. Elle la conſulte en tremblant. Phaon, lui dit-elle, ſera-t-il toujours inſenſible ? Ce fier ennemi de notre ſexe ne fléchira-t-il jamais ſous le joug de l'amour ? Hélas ! ſi le bonheur d'amollir ſon ame eſt réſervé à quelque mortelle, parle.... qui peut ſe flatter d'un eſpoir ſi doux ?

La Prêtreſſe ſe recueille un inſtant, ſes yeux s'égarent, ſon corps s'agite, ſes membres ſe roidiſſent, & ſa bouche, organe de la vérité, prononce cet oracle, cet oracle flatteur.

» Que demandes-tu, malheureuſe Sapho ?
» Non, Phaon ne ſera pas toujours inſenſible. Mais, hélas ! que ce triomphe coûtera cher à ſon vainqueur. Arme-toi de

» constance, si tu veux essayer sur lui le » pouvoir de tes yeux : l'amitié seule peut » ouvrir son cœur à l'amour.

Cette réponse de la tendre Déesse fait renaître l'espoir dans l'ame de Sapho : elle oublie les malheurs dont elle la menace, & l'interprète au gré de ses desirs : oui, dit-elle, le Ciel m'inspire un dessein dont le succès justifiera sa réponse. A l'instant elle rentre chez elle, & dérobe aux yeux, sous un habit d'homme, les charmes de son sexe. Sous ce déguisement, disoit-elle, je m'approcherai de l'insensible ; ses yeux séduits ne verront en moi qu'un jeune homme de son âge, qui veut s'unir à lui par les nœuds sacrés de l'amitié. Je flatterai ses goûts, ma bouche exhalera pour lui l'encens des louanges les plus pures ; je chatouillerai son orgueil. Amour, tu m'inspires ce dessein ; acheve ton ouvrage, mon triomphe est le tien.

Sapho ainsi déguisée ne pouvoit être reconnue. Les Graces étoient jalouses de ses

charmes ; l'amour lui portoit envie. Quel eſt ce jeune Berger, diſoient les Lesbiens étonnés ? Eſt-ce Céphale ? eſt-ce Actéon ? Heureuſes les Nymphes qui veillent ſur ſes beaux jours, lorqu'un doux ſommeil le ſurprend ſous un feuillage épais, ou dans le fond d'une grotte ſombre ! heureuſes les fleurs que ſa main arrache de leur tige pour les offrir à l'objet de ſon ardeur ! & plus heureuſe encore la Bergere qui reçoit un don ſi précieux ! une ſimple mortelle eſt-elle digne de fixer ſes deſirs ? C'eſt ainſi que le déguiſement de Sapho trompoit leurs regards : celles mêmes qu'une étroite amitié avoit unies à elle, partageoient l'erreur commune, & ſe livroient à cette heureuſe illuſion.

Cependant Sapho ſort de la Ville. Elle ne daigne pas honorer d'un regret cette pompe dont l'éclat flattoit ſes yeux, ces plaiſirs tumultueux, qui juſqu'alors avoient fait ſes délices. A la vue de la campagne ſon

ame s'épanouit, ſon cœur ſe dilate ; un charme attendriſſant coule dans tous ſes ſens : l'herbe foulée par ſes pieds délicats releve ſa tige, & ſemble ſe parer d'une verdure nouvelle.

A quelques milles de Mytilene, l'œil ſe perdoit dans une vaſte prairie entrecoupée de ruiſſeaux : on s'égaroit en ſuivant leur courſe incertaine. De fertiles côteaux offroient à ces prés toujours verds des remparts impénétrables au ſouffle glacé des aquilons, & à l'haleine brûlante du midi. Au pied d'une de ces collines, on voyoit ſortir d'un rocher une fontaine plus claire que le criſtal, dont les flots s'enfuyoient avec un doux murmure. Près de là étoit une grotte taillée dans le roc, qui bravoit les ardeurs de l'été, & que l'haleine des zéphirs défendoit contre les rigueurs de l'hyver. Tel étoit l'aſyle du ſage Pammême. Ce Vieillard avoit tenu long-tems un rang diſtingué dans Mytilene ; mais l'envie verſa ſes poiſons ſur ſes

beaux

beaux jours : elle eſt l'ennemie mortelle, & la compagne inſéparable de la vertu. Elle l'abhorre & la ſuit en tous lieux. Son œil malin n'enviſage rien que ſous un faux jour : elle prête aux meilleures actions les couleurs les plus noires. Tantôt adroite courtiſanne, elle rampe avec baſſeſſe, tantôt elle leve ſa tête altiere, & ſaiſit l'inſtant favorable pour attaquer ſes vertueux ennemis. Pammême fut une de ſes victimes ; il fut banni de ſa Patrie ; ſes biens furent prodigués à ſes lâches accuſateurs ; ſa gloire fut flétrie : il ne verſa des larmes que ſur l'erreur de ſes concitoyens.

La ſageſſe l'avoit ſuivi dans ſa grotte obſcure. Du fond de ſa retraite il promenoit ſes yeux ſur les égaremens du cœur humain ; il gémiſſoit en voyant l'homme artiſan de ſes propres maux, en accuſer le Ciel, qui le forma pour être heureux. Il ſondoit les replis de l'ame ; il étudioit les reſſorts des paſſions ; il s'abymoit dans le ſein de la vé-

rité. Les Dieux ſeconderent ſes curieuſes recherches; ils le conduiſirent dans le labyrinthe du cœur de l'homme; ils daignerent même quelquefois déchirer à ſes yeux le voile de l'avenir : il fut ſouvent l'organe de leurs volontés.

Pammêne avoit été long-tems l'ami de Scamandronyme (dans ce ſiecle heureux ce titre n'étoit pas moins ſacré que ceux que donne la nature); ſouvent il conduiſoit la jeune Sapho dans la grotte de Pammême. C'eſt là qu'il lui apprenoit à fouler aux pieds le faſte & les grandeurs, à chercher l'homme dans l'homme même, & à rendre hommage à la vertu dans le ſein de l'indigence. Sapho voulut éviter le ſentier qui conduiſoit à ſa grotte; mais elle le rencontra dans un boſquet charmant où il promenoit ſes ſublimes rêveries : elle ſe trouble; le ſentiment de ſa foibleſſe couvre ſon front d'une rougeur qui la trahit, mais qui l'embellit encore : elle craint d'être

reconnue, tant la préſence d'un ſage intimide un cœur livré au torrent des paſſions. Le vice le mieux paré des dehors de la vertu, tremble à ſon aſpect.

Le Vieillard s'arrête ; la beauté de ce jeune homme, la candeur qui reſpire dans ſes yeux, le trouble dont il eſt agité, tout l'intéreſſe. Sapho ſe croit reconnue ; elle ſe précipite à ſes pieds ; O mon guide ! s'écria-t-elle, ô mon pere ! car ce nom vous eſt dû, la mort impitoyable vient de m'arracher les auteurs de mon être, & leur fille tremblante & rougiſſant d'elle même, embraſſe vos genoux. A cette voix touchante le cœur du Vieillard fut ému : Quoi ! c'eſt vous, chere Sapho ? Mais, ô ciel ! quels funeſtes mots ont frappé mon oreille ? Quoi, Scamandronyme..... Cléis..... ils ne ſont plus ! Ils ne ſont plus, répéta Sapho, & vous ſeul l'ignorez. Hélas ! depuis une année entiere, mes cris lugubres ont fait gémir tous les échos de ces rochers. Alors le Vieil-

lard lui demanda avec impatience le récit de la mort de ſes vertueux Epoux. Sapho lui raconta cette horrible aventure ; de profonds ſoupirs interrompirent ſon diſcours ; le Vieillard mêla ſes larmes aux ſiennes : Quoi ! s'écria-t-il, cette mort cruelle fut le prix de leur vertu ! Dieux ! il eſt donc des momens où, détournant vos yeux, vous nous abandonnez au torrent de mille cauſes avengles ? Vous qui armez l'innocence contre les traits envenimés des méchants, vous ne pouvez l'arracher à la dent cruelle des lions ? ce prodige eſt-il plus difficile que le premier ? Mais, Sapho, quel eſt ce déguiſement ? quelle néceſſité vous force à cacher votre ſexe ſous cet habit trompeur ?

Un grand cœur peut avoir des foibleſſes, mais il ne peut les cacher ; l'art de feindre eſt indigne de lui ; la vérité lui eſt plus chere que ſa gloire ; il rougit de ſes égaremens ; mais il a le menſonge en horreur. Sapho fit au Vieillard un aveu ingénu de ſa

flamme pour Phaon, & du projet qu'elle avoit conçu : un vif incarnat colora ſes joues, & Pammême lut ſon trouble dans ſes yeux à travers les larmes dont ils étoient noyés.

Ma fille, lui dit-il, (votre confiance autoriſe dans ma bouche un nom ſi doux) tout autre que moi, alarmé de votre deſſein, vous peindroit des précipices ouverts ſous les pas de la jeuneſſe ; il vous diroit que ſur cette mer ſemée d'écueils, la raiſon eſt un guide incertain, & ſouvent trompeur ; mais je ſçais que je puis me repoſer du ſoin de votre vertu ſur votre vertu même : ce n'eſt point pour elle, c'eſt pour vos jours que je tremble ; vous préparez vous-même le poiſon qui doit verſer ſur eux l'amertume la plus cruelle : ce Phaon ſur lequel vous voulez eſſayer le pouvoir de vos charmes, paroît le plus indifférent des hommes (ſi toutefois un être qui ſent à peine ſon exiſtence eſt digne du nom d'homme) ;

peut-être l'orgueil lui tient-il lieu de cette vertu farouche ; peut-être dédaigne t-il des fers qu'il préfére en ſecret à l'empire le plus glorieux. La grandeur d'ame n'eſt ſouvent que le maſque de nos foibleſſes. La vertu ne rampe jamais ; elle n'affecte point un vol audacieux ; elle ne ſe roidit point contre les penchans de la nature, & Phaon peut quelque jour laiſſer à nos deſcendans un monument mémorable de l'orgueil uni à la foibleſſe. Mais quel oracle peut raſſurer votre eſpoir ? Et s'il doit d'une main avilie faire fumer l'encens ſur les autels de l'Amour, ce prodige vous eſt-il réſervé ? Ne vous flattez point, Sapho ; vous poſſédez, il eſt vrai, tout ce qui peut charmer les yeux & remplir le cœur ; la modeſtie vous prête un nouveau charme ; le plus beau des talens eſt de les cacher tous ; mais (vous le ſçavez) l'Amour ne détache le bandeau qui couvre ſes yeux, que pour nous déchirer par des coups plus ſûrs : une coquette em-

bellie des tréſors du vice, ravit une conquête digne d'une beauté parfaite : ſouvent un coup d'œil hazardé en apparence, un ſourire préparé, ont plus d'empire ſur un cœur que les ſoins les plus conſtans..... Mais je lis dans vos yeux que je redouble votre déſeſpoir, ſans affoiblir votre paſſion : partez, Sapho, ſuivez le cours de votre deſtinée; puiſſe le ciel réſerver à vos charmes un ſort digne de votre vertu; mais ſi (ce qu'un funeſte preſſentiment m'annonce) les plaiſirs que vous vous promettez ſont pour vous une ſource de larmes, venez les répandre dans mon ſein; j'ai fait de cette grotte l'aſyle du bonheur; tranquille, votre vertu ſera reſpectée par l'amitié, & à l'abri de tout danger.

O mon pere! repliqua Sapho, qu'il me ſeroit doux de couler près de vous des jours ſereins & ſans nuages; la volonté des Dieux, dont votre voix eſt l'interprête, ſeroit mon guide; mon cœur à l'abri des orages rem-

pliroit ſa courſe dans un calme enchanteur ; un ſentier ſemé de fleurs me conduiroit au terme de ma vie. Heureux mortel ! tel eſt votre ſort ; vous goûtez ſur la terre des plaiſirs purs que le ciel ne connoît peut-être pas... pour moi, l'influence invincible d'un aſtre jaloux, m'entraîne loin de vous ; mon cœur eſt ſenſible, Phaon eſt vertueux ; & dût mon imprudence me coûter la vie, la cauſe d'une mort ſi douce eſt trop belle pour en craindre l'effet.

Alors Pammême préſenta à Sapho un repas champêtre : quelques fruits, qu'un jeune berger dont il cultivoit l'ame flexible & tendre avoit apportés d'un village voiſin, couvroient ſa table frugale ; un vin plus doux que le nectar étancha leur ſoif ; ils mangerent en ſilence ; Pammême ſçavoit combien les regards d'un ſage intimident un cœur égaré ; Sapho baiſſoit les yeux ; Pammême étoit pour elle un Dieu terrible. Cœurs généreux ! n'étouffez point la voix de la

vertu ; le remords n'eſt point une foibleſſe ; & la honte qu'il produit eſt toute votre gloire.

Cependant elle quitte le Vieillard, il la ſuit des yeux en gémiſſant : Dieux ! dit-il, ces paſſions dont vous avez vous même ſemé le germe dans nos cœurs, & qui ſouvent nous ouvrent la carriere de la vertu, ſeront-ils toujours les inſtrumens de notre ſupplice ?

Déjà Sapho découvre le village où Phaon avoit fixé le bonheur & la vertu embellie par les Arts. A cette vue un trouble nouveau s'éleve dans ſon ame ; ſon cœur palpite avec violence, ſes yeux cherchent avidement dans la plaine cet objet que l'amour lui a peint ſous des couleurs enchantereſſes ; elle cherche en vain, un dépit ſecret augmente encore ſes brûlans deſirs.

Elle entre dans une cabanne couverte de chaume, mais où la propreté ne laiſſoit point regretter le faſte des richeſſes ; elle y trouve un Vieillard reſpectable qui arroſoit

de ſes larmes une Urne funébre ; ſenſible à ſa douleur elle l'exhorte à lui en faire le détail. O jeune homme, dit-il, plaignez mon ſort, je viens de perdre un fils mon unique appui ! Hélas ! il ne me reſte plus que l'eſpoir de le ſuivre dans le tombeau, un ſeul troupeau que je poſſéde m'aidoit à traîner ma pénible exiſtence : mon âge ne me permet plus de le conduire... Hé bien, repliqua Sapho, daignez m'honorer d'un ſi noble emploi ; je ſuis jeune, le travail ne m'effraie point, je vous tiendrai lieu de fils.... Le Vieillard ne put lui témoigner ſa reconnoiſſance, que par des larmes encore plus abondantes.

A peine les rayons du jour commençoient à paroître, que Sapho s'arrache des bras du ſommeil ; elle conduit ſon troupeau ſur le penchant d'une colline qui lui offroit de gras pâturages. Elle s'aſſit au pied d'un chêne, & ſa voix fit répéter aux échos ces tendres accens.

Oui, Phaon eſt un Dieu deſcendu ſur la la terre, en vain des charmes mortels dérobent à nos yeux ſon génie céleſte, l'Olympe eſt ſa patrie.

Si nos échos portoient ſes chants divins juſqu'aux oreilles d'Apollon, il en ſeroit jaloux, & de dépit il briſeroit ſa lyre.

L'inſenſible Diane en le voyant oublieroit ſa fierté; il eſt né pour faire la gloire de ſon ſexe & le bonheur de l'autre.

Dans ce moment Phaon conduiſoit ſur le haut de la colline un troupeau dont la laine plus blanche que la neige flattoit ſon eſpoir; il entend ſon nom mêlé dans des chants flatteurs; il deſcend vers l'endroit d'où partoit cette voix touchante : qui êtes-vous, dit-il, à Sapho? quel intérêt vous anime? & pourquoi conſacrez-vous vos chants à la gloire d'un Berger inconnu? Je ſuis, dit Sapho, en rougiſſant, un jeune Berger que le deſir de vous connoître a attiré vers ces contrées. Un ami véritable, dans quelque rang

que le ciel l'ait fait naître, n'eſt point à dédaigner. J'ai peu de talens pour l'art ſublime qui a porté votre nom ſur l'aîle de la Renommée d'un bout de la Gréce à l'autre; mais ce nom cher à mon cœur, ſera l'ame de mes chanſons.

Une louange ingénue chatouille l'oreille la plus modeſte, & la fauſſe vanité qui la rejette, eſt le comble de l'orgueil. Dès cet inſtant Sapho & Phaon furent unis par les nœuds de la plus tendre amitié. Ils conduiſoient chaque jour leurs troupeaux dans les mêmes pâturages, & ces innocens animaux confondus enſemble, ſembloient partager leur union. Sapho mêloit ſes accens aux accords de la lyre de Phaon, & ce Berger en l'écoutant éprouvoit un trouble dont il ne pouvoit démêler la ſource. Le déguiſement de Sapho étoit la cauſe de ſon illuſion, & mettoit ſur ſes yeux un voile qu'il ne pouvoit ſoupçonner.

Un jour la chaleur accablante du midi

l'obligea de ſe retirer au fond d'une caverne ; ce fut là qu'il attendit ſon jeune ami : c'eſt ainſi qu'il nommoit Sapho. Un doux, mais funeſte ſommeil vint repoſer ſes membres fatigués.

Fin du ſecond Livre.

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

LIVRE TROISIEME.

L'ENVIE qui régne dans les ſuperbes Palais, deſcend quelquefois dans les cabannes obſcures des Bergers. Quelques Paſteurs jaloux de la gloire de Phaon, tramerent le complot horrible de ſe défaire d'un rival odieux. Sa vertu fut l'arrêt de ſa

mort, & les traîtres choiſirent l'inſtant où il étoit plongé dans les douces vapeurs du ſommeil. Ils entrent dans la caverne; Sapho les apperçoit, les ſuit des yeux & marche ſur leurs traces; ſon cœur ſe trouble; une impreſſion ſecrette lui fait doubler le pas: elle entre: quel ſpectacle! les perfides levoient ſur ſon Amant leurs mains avides de ſang; elle jette un cri de frayeur, & lui fait un rempart de ſon corps. La rage des Aſſaſſins fut trompée, & le fer meurtrier ſe plongea dans le ſein de Sapho. Le témoin le plus foible fait trembler le coupable le plus endurci dans le crime; les Aſſaſſins s'enfuirent, & laiſſerent Sapho étendue auprès de ſon Amant.

Cependant le cri de Sapho dont les entrailles de la montagne furent émues, la fuite précipitée des Aſſaſſins, & peut-être un Dieu qui veilloit ſur les jours de Sapho, arracherent Phaon des bras du ſommeil. Ses yeux s'entr'ouvrent aux foibles rayons d'une

d'une lumiere tremblante qui formoit dans cette caverne un jour foible, mais ſuffiſant pour en diſſiper les plus noires ténébres : il entrevoit ſon ami étendu, les glaces de la mort ſont dans ſes yeux.

Ah ! malheureux, s'écria-t-il, c'eſt moi qui t'arrache la vie : tu l'as ſacrifiée à la ſûreté de la mienne. Ouvre les yeux, vois ton ami ; quoi, mes embraſſemens ne peuvent appeller ton ame errante ſur tes lévres ! Infortuné jeune homme, victime de la plus ſainte amitié ; quoi, ce pur ſentiment, qui vient de prodiguer ton ſang, ne peut le ranimer dans tes veines glacées ! laiſſe-moi encore au moins entrevoir un éclair de ton ame.

Il ſerroit Sapho entre ſes bras ; il preſſoit contre ſon ſein ſon cœur preſque inanimé ; il inondoit de ſes pleurs ce tendre objet de ſes alarmes. C'eſt ainſi que ſouvent l'excès de la douleur nous fait perdre de vûe les ſoins qui pourroient l'adoucir. Phaon

revenu à lui-même ſe reprocha ſa négligence : il avoit long-tems approfondi cet art qui lutte ſouvent en vain contre les fleaux qui détruiſent les hommes ; la nature avoit guidé ſes utiles recherches. Cette tendre mere ne s'eſt point fait un jeu de nous dérober les remédes qui peuvent ſoulager nos maux : elle les fait naître ſous nos pas, & nous les foulons d'un pied orgueilleux. L'animal qui ne ſuit que la foible lueur d'un inſtinct groſſier, les trouve ſans étude ; & tandis que notre raiſon s'abyme dans les ténébres de mille ſciences épineuſes, la nature gémit en voyant que nous nous étudions à multiplier nos maux par des remédes trop compoſés.

Phaon ſort de la caverne & cueille ſur un rocher voiſin quelques ſimples dont il connoiſſoit la vertu : il vole auprès de Sapho, dont les yeux commençoient à s'entr'ouvrir ; les roſes commençoient à renaître ſur ſon viſage. Il s'approche d'elle ; & pour appliquer ſur ſa bleſſure ce remédе qui raſſuroit ſon

ame tremblante, il écarte ſes habits : O ſurpriſe ! Il découvre un ſein dont le lys envieroit la blancheur. Le ſang vermeil qui coule de ſa bleſſure ſemble lui prêter un nouveau charme. Que d'attraits qu'un voile jaloux cachoit à ſes yeux ! Son regard enflammé les dévore, & ſes lévres brûlantes ſont prêtes..... la vertu le retient, & ſon ivreſſe fait place à un ſoin plus généreux ; il exprime le ſuc de la plante qu'il venoit de cueillir, il le diſtille ſur la plaie ; le ſang s'arrête ; Sapho renaît, comme une tendre fleur qu'une pluie abondante avoit appeſantie, redreſſe ſa tige mourante. Sapho voit ſon ſein d'albâtre découvert aux yeux de ſon amant ; elle rougit, & la pudeur ſe peint dans ſes yeux mourans.

Ah ! malheureux, lui dit-elle, d'une voix qui expiroit ſur ſes lévres ; quel funeſte ſoin a diſſipé votre erreur ? Hélas ! cette illuſion que je nourriſſois dans votre ame, fut le ſeul fondement de votre eſtime. Vous chériſſiez

un ami ; vous dédaignerez une amante. L'effort héroïque que mon cœur vient de m'inſpirer, ne ſera à vos yeux qu'une foibleſſe indigne d'une grande ame. Sous le nom reſpectable de l'amitié, mon amour avoit trouvé accès dans votre cœur ; je me flattois d'une eſpérance précieuſe ; ce moment imprévu vous découvre l'artifice que j'employois pour devenir chere à vos yeux ; votre caractere trop farouche ne payera déſormais mes ſoins empreſſés que par une indifférence cruelle. Ah ! que ne me laiſſiez-vous ſans ſecours ? j'aurois expiré avec votre eſtime & vos regrets ; je ne renais que pour perdre ce cœur ſeul objet de mes vœux. Cette ſeconde vie que je vous dois eſt pour moi un préſent plus funeſte que la mort même.

Phaon ſe précipite à ſes genoux. Non, dit-il, chere moitié de moi-même, ne crains point qu'en perdant mon erreur, je perde ce ſentiment ſi pur qui confondoit nos ames.

Mon orgueil eſt vaincu ; tes yeux amolliſſent l'ame la plus dure ; la conquête de mon cœur t'était réſervée : un reſte de fierté me perſuade qu'elle eſt digne de toi. Mon illuſion fut douce, il eſt vrai, mais le jour qui la diſſipe eſt plus doux encore. Un ſecret preſſentiment avoit préparé mon ame aux feux qui viennent de l'embraſer. Depuis l'inſtant où un deſtin propice guida tes pas vers ces lieux, où mon génie crut ſe réfléchir dans le tien, je ſentois les traits de ma haine s'émouſſer chaque jour ; ma fierté fléchiſſoit par degrés ; je me rappellois ces tems malheureux, où ton ſexe fut l'objet de mes dédains. Je ne ſçais quel remord ſe mêloit à ce ſouvenir ; cette gloire que j'avois tant chérie ſembloit un opprobre à mes yeux, & les lauriers qui ceignoient mon front le faiſoient rougir. Enfin je ſentois près de toi un trouble que la ſimple amitié ne fit jamais naître dans mon cœur. Ma voix, formée aux tons mâles & ſublimes, ne ſça-

voit plus que ſoupirer, & ma lyre ſembloit répondre d'elle-même à ſes gémiſſemens. Mes yeux cherchoient en vain dans les replis de mon cœur la ſource de cette foibleſſe; je la connois enfin, je la chéris, je l'adore; je prends un nouvel être, ou plutôt c'eſt de ce moment ſeul que j'exiſte. Le vuide affreux de mon cœur eſt rempli. Hélas! quelle étoit mon erreur? La liberté étoit à mes yeux le bonheur ſuprême. Ah! j'avoue à tes pieds que l'homme n'eſt heureux que dans un doux eſclavage, & qu'il ne ſort du néant que lorſqu'il exiſte dans un autre lui-même. Oui, je chéris mes fers, ils feront déſormais ma gloire. Que l'amour briſe cette lyre, dont les ſons firent croître des lauriers ſous mes pas, ſi tous mes chants ne ſont pas conſacrés à tes charmes. Reçois le ſerment que je fais de vivre, d'expirer ſous tes loix; que ces voûtes qui l'entendent s'écroulent ſur ma tête coupable; que mes doigts gla-

cés s'arrêtent ſur mes pipaux ; qu'une peſte horrible m'enleve ce troupeau, mon unique eſpoir, ſi je ceſſe un moment de t'adorer, & ſi ma bouche s'ouvre jamais pour faire répéter à nos échos un autre nom que le tien.

Il ramena Sapho dans ſa cabane, il veilla ſur ſon troupeau ; il prit ſoin des jours de ſon Amante. L'amour eſt un puiſſant Médecin ; ſa main adoucit l'amertume des remedes, & leur donne une vertu toute divine. En peu de tems Sapho reprit ſes forces : les fleurs de la jeuneſſe parurent éclorre avec un nouvel éclat ſur ſon viſage, & bientôt, aux yeux de tous les Bergers ſurpris, elle parut ſous l'habit de Bergere. Chacun demandoit avec empreſſement ſon nom, ſon aventure : les Paſteurs enchantés ne pouvoient détacher d'elle leurs yeux étonnés ; & les Bergeres lui cherchoient des défauts, avec cette maligne curioſité qui ne ſert qu'au triomphe de la beauté modeſte.

Oui, disoit hautement Phaon, voilà mon vainqueur; le trait qui a parti de ses yeux est plus puissant que tous ceux de l'amour; il a percé mon cœur; il l'a embrasé. Le sexe triomphe, & la gloire en est dué à Sapho. Soyez tous témoins de ma défaite; je tombe à ses genoux; qu'elle regne sur tout mon être; heureux si elle daigne me donner des fers : je les rejettai autrefois avec dédain, je les reçois avec une fierté plus juste encore.

Le bruit de cette aventure se répandit bientôt dans toute la contrée : on n'en parloit qu'avec étonnement : on ne prononça plus le nom de Phaon sans l'unir à celui de Sapho; & ce couple charmant devint l'ornement de la Grece.

Mais quel bruit effroyable remplit les airs! quels cris affreux portent dans tous les cœurs l'épouvante & la pitié. Pour la premiere fois ces vallons retentissent des sons terribles d'une trompette guerriere. Les concerts en-

chanteurs des Bergers, leurs danſes ingénues ſont interrompues par ces inſtrumens affreux qui échauffent dans l'âme des ſoldats le plaiſir barbare de répandre le ſang. Le laboureur abandonne ſa charrue au milieu d'un ſillon à demi tracé, & vole à ſes foyers pour arracher au fer ſanglant des vainqueurs un fils encore au berceau. Les Bergers cherchent un aſyle contre la mort dans ces grottes profondes dont la nature avoit fait le temple des plaiſirs. Les troupeaux épars deviennent la proie du ſoldat affamé ; la flamme dévore ces moiſſons naiſſantes qui faiſoient l'eſpoir du laboureur charmé ; une épaiſſe fumée s'éleve dans les airs comme pour dérober au Ciel irrité ce ſpectable effroyable, l'opprobre de l'humanité.

On voyoit les Bergers errer çà & là dans la campagne en pouſſant des cris affreux. L'un précipitoit ſes pas vers la cabane de ſa Bergere, dans l'eſpoir de défendre ſa vertu menacée contre l'avidité d'un vainqueur

effrené. Je la ſerrerai tremblante entre mes bras, diſoit-il; j'oppoſerai mon corps à la fureur de ces barbares : Ils déchireront mon cœur déjà percé des traits de l'amour. Ces monſtres s'abreuveront de mon ſang, mais ma mort ſera payée d'un regard de Climene; mon cœur palpitant ſe ſentira preſſé contre le ſien; elle mêlera ſes larmes à mon ſang. Dieux! en me voyant expirer dans ſes bras, vous envierez mon ſort, & votre immortalité ſera pour vous un peſant fardeau.

Un autre abandonnoit un troupeau chéri à la garde de ſon chien, & couroit vers ſon pere, qui, accablé de maux & d'années, mais conſolé par le ſouvenir de ſoixante ans de vertu, attendoit en paix l'inſtant qui alloit terminer ſa miſere & ſa vie : la frayeur & l'amour lui donnoient des aîles : il voloit au trépas avec cette ardeur que nous inſpire l'intérêt de notre propre vie; heureux de la perdre ſur le ſein même où il puiſa ſon

être. Que ne peut la nature ? Il eſt des inſtans où elle nous donne une nouvelle exiſtence : elle fait éclorre tout-à-coup le germe des vertus que nous n'avions jamais ſenties ; elle allume le feu du courage dans les cœurs les plus timides

Cénie & Pamelé, jeunes époux qu'un nœud ſacré uniſſoit depuis trois ans, avoient vu un tendre enfant, premier fruit de leur amour, maſſacré par ces barbares : ils avoient vu ſon berceau regorger de ſon ſang innocent ; ſes cris avoient déchiré leurs entrailles paternelles ; ils n'avoient pu l'arracher aux bras ſanglans des meurtriers. Ils ſe jetterent à leurs genoux, leur demanderent la mort (la fureur animoit leur priere). Les barbares mirent le comble à tant d'horreurs en laiſſant leur crime imparfait. D'autres objets détournerent leur rage ſanguinaire : ils laiſſerent ces malheureux époux baignés dans le ſang de leur enfant, collant encore des baiſers tendres ſur ſes membres palpitans,

& cherchant ſur ſes lévres livides un reſte d'exiſtence.

Cher époux, dit Cénie en ſe relevant avec fureur, ces barbares me refuſent la mort. Hé bien, je la recevrai de ta main, elle m'en ſera plus chere. Prends ce fer ſanglant que leur rage a laiſſé dans ces lieux; frappe, voilà mon ſein : perce ce cœur qui ne brûla que pour toi : épargne moi un avenir plus affreux peut-être que toutes les horreurs dont nous ſommes témoins..... O Ciel ! s'écria Pamelé en reculant d'effroi, qu'oſes-tu me propoſer ! Qui ? moi ! que je t'arrache la vie ! Hélas ! j'aurois donné la mienne pour un ſeul inſtant de la tienne ! & tu veux..... Oui, je le veux, s'écrie Cénie, & c'eſt à ta fureur que je connoîtrai ton amour. Veux-tu qu'avant d'expirer j'aie à rougir de ta foibleſſe ? veux-tu que je ceſſe de t'eſtimer, & que le dernier regard que je jetterai ſur toi ſoit un regard de mépris?... Tu trembles, tu frémis.... Songe que ces

monstres, qui ne connoissent d'autre volupté que le crime, vont revenir sur leurs pas; tu verras ton épouse en proie à leur fureur lutter en vain contre leurs desirs exécrables. Ah ! cette idée seule devroit me donner la mort que j'attends de toi. Hâte tes coups, & laisse-moi emporter chez les morts ma vertu, mon amour & tes regrets.... Pamelé muet, anéanti de douleur, prend l'instrument de la cruauté des vainqueurs, & le plonge dans le sein de son épouse en détournant les yeux ; aussi-tôt il le tourne contre lui-même. Le même fer, le même instant leur ravit le jour. Infortunés époux, j'admire en frémissant cette vertueuse fureur !

Que faisois-tu dans ces momens terribles, infortuné Phaon ? Ce Berger depuis longtems agité de mille alarmes, en proie au trouble d'un amour naissant, n'avoit point goûté les douceurs du sommeil ; mais n'ayant plus rien à craindre pour les jours de Sapho, le calme s'étoit rétabli dans son cœur:

une vapeur douce & peſante ſe gliſſa dans tous ſes membres. Il s'étoit endormi au fond d'une caverne obſcure & profonde, dont le ſilence n'étoit même ſuſpendu par les chants des Bergers. Un ruiſſeau en s'échappant d'une roche, excitoit un bruit doux & uniforme qui flattoit l'oreille ſans l'ébranler trop vivement : ſes flots argentins, en coulant ſur une mouſſe fraîche & toujours verte, ſembloient murmurer des ſoupirs ; digne ſéjour d'un amant !

Un laboureur échappé à la rage des vainqueurs, chercha un aſyle dans cette caverne. A travers les ombres il reconnut Phaon plongé dans les bras du ſommeil : heureux d'ignorer ſes malheurs : Hélas ! ſi ſes yeux avoient été fermés pour jamais à la lumiere, il auroit emporté au tombeau ſon amour & ſa vertu.

Que fais-tu Phaon, lui dit le Berger en l'éveillant ? Tu t'abandonnes aux douceurs d'un funeſte repos, tandis qu'un fer ſanglant

ravage nos moiſſons, que la flamme dévore nos forêts, que les ſillons que nous avons tracés regorgent de ſang; tandis que tout retentit de cris & de gémiſſemens.

Viens juſqu'au bord de la caverne; promene tes yeux ſur ces champs ſaccagés; vois cette fumée épaiſſe qui obſcurcit les cieux, encens digne des Dieux qui nous ont trahi; vois ces cadavres étendus dans la campagne; vois ces ruiſſeaux porter à la mer effrayée leurs ondes teintes du ſang de nos amis.

Ciel! s'écria Phaon, quels flambeaux affreux éclairent mon réveil! quelle révolution terrible a changé ces champs fertiles en un déſert effroyable! Quoi! un ſeul jour a fait du ſpectacle le plus enchanteur un théâtre de mille horreurs? O fureur humaine! barbares mortels! quoi, la nature même n'eſt pas ſacrée pour vous! Vous déchirez ſon ſein maternel! Monſtres quelle a formés dans ſa colere! Hélas! interrompit le Berger,

vous vous plaignez des moindres de nos maux: ces champs ravagés ne ſont que l'eſſai de leur rage ſanguinaire. Il n'eſt plus de patrie, l'ennemi triomphe; & il eſt des Dieux! Lesbos a perdu ſes plus fermes appuis; nos braves citoyens ont abreuvé nos campagnes de leur ſang généreux, & c'eſt en vain que ce ſang crie vengeance. Que leur ſort eſt digne d'envie! Ils ne verront point leur patrie baiſſer ſon front ſuperbe devant un vainqueur inſolent. Il s'avance; l'effroi l'annonce, le carnage le précede, la mort vole à ſes côtés. O murs ſacrés de Mytilene, nous ne tournerons plus vers vous des regards pleins de confiance & d'amour!

Adieu, cher & malheureux ami, lui dit Rhaon, puiſſent les ténèbres de cette caverne tromper la fureur inſatiable de nos ennemis leur arracher leur proie, leur épargner un crime; puiſſe-t-elle défendre tes jours contre le fer de l'ennemi! Vis pour voir un jour ta patrie renaître de ſes cendres. Les Dieux ſe laſſeront

lasseront de nous persécuter ; & ne trouvant plus de victimes dans ces déserts, ils lanceront leurs foudres sur nos superbes vainqueurs. Pour moi, dans ces momens terribles, je ne puis donner à ma Patrie que mes vœux & mes pleurs ; mon sang est un sacrifice que je dois à l'amour, & je vais remplir ce devoir ; heureux si la mort tranche le fil de mes jours sur le sein de Sapho. Ah ! si tu as jamais aimé, conçois-tu une mort plus belle ? Adieu ; mes délais sont des crimes ; ... je vole où l'amour m'appelle.

A ces mots il s'élance avec fureur de la caverne. Il parcourt ces vastes prairies, où l'herbe teinte de sang courbe sa tige appésantie, & semble vouloir se cacher dans le sein de la terre. Par-tout ses yeux rencontrent des monumens de la barbarie des vainqueurs. Il voit quelques brebis, restes infortunés d'un troupeau qui fut l'objet de ses soins, accourir & chercher un asyle près de sa houlette, leur laine, autrefois plus blanche

que la neige, eſt gâtée par un ſang noir & fumant : leurs bêlemens aigus expriment leur frayeur & pénetrent juſqu'à l'ame. Innocens animaux, s'écria Phaon en verſant des larmes, hélas ! que cherchez-vous près de moi ? Votre Berger court à la mort ; fuyez dans les bois ; les loups ſeront moins cruels que ces monſtres qui vous pourſuivent.

Phaon jette encore un regard de tendreſſe ſur ce troupeau chéri ; il leve les mains au ciel ; il ſemble implorer pour les brebis un ſecours, qu'il refuſeroit pour lui-même. Rois, qui voyez d'un œil indifférent les malheurs des peuples opprimés, vous dont l'oreille ſuperbe s'ouvre à peine à leurs cris lamentables, un Berger pleure ſur ſon troupeau : quel exemple pour vous !

Plus loin Phaon s'entend appeller par une voix mourante : il tourne la tête : il voit un Berger étendu ſur l'herbe teinte de ſon ſang : ſon chien lêche ſa bleſſure, & ſemble par ſes hurlemens rappeller l'ame de ſon maître dé-

jà errante ſur ſes lévres. La pâleur de la mort répandue ſur ſon viſage, le rend méconnoiſſable. Phaon approche, il fixe ſur lui ſes regards incertains & tremblans : il approche...., c'étoit Policrate, celui de tous les Bergers que Phaon avoit le plus tendrement aimé. Long-tems il avoit cultivé dans ſon ame les heureux germes de la vertu ; long-tems il avoit échauffé le feu de ſon génie ; il lui avoit inſpiré le goût des beaux arts : ſon éleve étoit devenue ſon image ; ſa vertu imprimoit le reſpect ; ſes talens excitoient l'admiration.

Ah ! cher ami, s'écria Phaon effrayé, quoi les cruels n'ont pas reſpecté tes jours innocens ! hélas ! je n'ai pu te défendre, & tu perds même en mourant le doux eſpoir de ta vengeance. Mon foible bras ne peut rien pour toi, je ne puis que recueillir tes derniers ſoupirs ; je te rejoindrai bientôt ſur le ſombre rivage, & ce jour me verra expirer victime de l'amour & de l'amitié. Mais dis-moi, ſçais-tu quel eſt le ſort de Sapho ?

Quoi ! tu l'ignores, repliqua Policrate d'une voix foible & tremblante ? Va, court chercher la mort ; expire ſans connoître tes malheurs, ton trépas ſera moins affreux... Ah, cruel ! s'écria Phaon : quoi ! tu veux garder un ſilence funeſte, ta bouche va ſe fermer pour jamais, & tu me laiſſes un doute qui fait mon ſupplice.... Veux-tu mourir, mon ami !... peux-tu le demander !... Parle donc, éclaircis-moi. Ton ſilence eſt plus cruel que tous les maux dont tu me menaces. Qu'eſt devenue Sapho ? Ces tigres ſe ſont-ils abreuvés de ſon ſang ? L'aurore de ſes beaux jours a-t-elle été enveloppée des ténébres de la mort ? Parle,... je tremble de t'entendre. Non, laiſſe-moi mes doutes & mes alarmes... que dis-je ? Parle, je le veux. Si Sapho n'eſt plus, ciel ! entends mes ſermens ; quitte envers l'amour, je m'immole auprès de mon ami expirant.

Sapho, répondit Policrate, voit encore le jour qui t'éclaire, & qui va m'être ravi, pour

jamais ; elle vit, & j'oſe dire qu'elle vit pour toi.... De quoi puis-je donc me plaindre, reprit vivement Phaon ? Où ſont ces maux que tu m'annonces avec tant d'horreur ?... Ecoute, ne perdons point en vains reproches ces derniers momens de ma vie. Je crains que ma langue glacée ne s'arrête au milieu d'un récit qui te fera frémir. Lorſque ces brigands, ſemblables à un torrent qui ſe précipite avec un bruit effroyable du haut des montagnes, ſe ſont répandus dans nos campagnes, leur chef étoit à leur tête. Il eſt jeune ; le feu du courage enflamme ſes regards. Cependant il ſemble que la douceur régne dans ſon cœur ; j'ai cru le voir frémir à la vue de tant de forfaits. Ah ! le ſang a toujours révolté la nature. Il s'efforçoit en vain de retenir la rage de ſes Soldats ; l'eſpoir du gain, la ſoif du ſang, l'orgueil qu'inſpire la victoire, fermoit leurs oreilles aux cris de l'humanité.

Sapho dans ce moment conduiſoit ſon trou-

peau vers le haut de cette colline ; elle ignoroit où tu étois ; elle cherchoit sur la verdure naissante la trace de tes pas ; elle te demandoit aux échos de ces montagnes ; ton nom mêlé dans ses chants faisoit retentir ces vallons.

Au milieu du tumulte effroyable qui annonce une armée victorieuse, le Général fut ému de cette voix touchante : il l'approche ; il la voit : peux-tu le blâmer de l'avoir aimée, toi dont elle a vaincu la fierté. Le barbare descend de son coursier superbe ; il l'aborde d'un air doux & humain ; son front n'avoit point l'orgueil de la victoire. Aimable Bergere, lui dit-il, daignez prendre ma tente pour asyle, votre vertu, vos jours y seront en sûreté ; heureux moi-même, si vous daignez recevoir votre vainqueur dans vos fers. A ces mots il lui tend la main, Sapho la repousse avec horreur. Barbare, lui dit-elle, vous m'offrez un asyle, la mort est le seul qui soit digne de moi. Cet honneur que vous croyez me faire est pour moi le plus sanglant

outrage ; je foule aux pieds ces grandeurs, cette gloire que donnent les forfaits, & dont la nature frémit. Je ne ſuis qu'une ſimple Bergere, mais j'ai l'ame d'une Citoyenne, & celui qui ravage ma Patrie eſt un monſtre à mes yeux. Vos vertus mêmes, s'il en eſt quelqu'unes dans un cœur inhumain, ou vos vertus ſont de nouveaux crimes qui redoublent ma haine.

Hé bien, repliqua le Barbare ; fiere beauté que ma pitié invite à m'outrager, la force obtiendra ce que vous refuſez à l'amour. A ces mots, des Soldats farouches l'arrachent de ces lieux & l'entraînent dans la tente de leur Général... Mais je ſens que ma voix s'affoiblit, un nuage épais ſe répand ſur mes yeux. Vis pour ſauver ta Maîtreſſe, vis pour venger ta Patrie, vis pour honorer de quelques larmes le tombeau de ton ami.... Adieu.... Il expire en prononçant ces mots. Phaon étendu ſur lui s'efforce en vain de rappeller ſon ame fugitive, en rendant la chaleur à ce cadavre

glacé. Près de ces lieux étoit un foſſé étroit ; que le Laboureur infatigable n'avoit pas deſtiné pour être l'aſyle de la mort. Il y traîne en ſoupirant le corps de ſon ami, & le couvre de cette terre même que ſon ſang avoit abreuvée.

Fin du troiſieme Livre.

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

LIVRE QUATRIEME.

PHAON, d'un bras tremblant traça avec le fer de ſa houlette ces mots ſur la pouſſiere, qui déroboit aux Vautours les reſtes de Policrate.

» Ici repoſe le plus beau, le plus vertueux » des Bergers ; les Barbares n'ont point reſ- » pecté ſes jours ; les lions moins féroces

» qu'eux, reſpecteront ſon cadavre ; ſon ſang » ſera ſacré pour leurs dents inhumaines. »

L'amour dans les grandes ames n'altere point les autres vertus, il leur prête un nouveau degré de force. Un amant a deux juges dont il veut être eſtimé, ſon cœur & ſa maîtreſſe. La vertu eſt ſouvent froide dans l'ame du ſage ; dans celle d'un amant elle ſe change en enthouſiaſme, qui le fait immoler à la Patrie, à l'amitié les tranſports de ſon amour même.

Après avoir rempli ces devoirs ſacrés, Phaon quitta ce lieu ſanglant, & ne prit conſeil que de ſon déſeſpoir. Il entre dans le Village, il court, erre çà & là ; ſemblable à un lion qui porte par-tout le trait mortel dont il eſt percé, ſes yeux ſont ardens, égarés ; ſa ſuperbe criniere ſe hériſſe, ſes longs rugiſſemens font retentir les montagnes, & ſon meurtrier même, quoique ſûr de ſa victoire, ne peut l'entendre ſans frémir : tel étoit Phaon.

Il apprend que l'armée venoit de ſe retirer, qu'elle étoit campée à quelques milles du Village ; il tourne ſes pas de ce côté. Ni les Gardes qui veillent auprès de leur Général, ni la crainte d'une mort certaine ne peuvent l'arrêter. Un ſimple berger eſt devenu plus intrépide que ces guerriers qui ont blanchi ſous le caſque. Amour, ce ſont-là tes miracles.

En vain ſes parens effrayés s'oppoſent à ſon départ. Où cours-tu, malheureux, lui diſent-ils ? Les Barbares ont épargné tes jours ; tu nous les dois ; ta mort devient inutile à ta Patrie ; aide-nous à réparer nos pertes, à ramaſſer les triſtes débris de notre fortune, à fertiliſer nos terres imbibées de notre ſang, à relever ces cabanes que les flammes ont dévorées, à raſſembler nos troupeaux épars dans ces campagnes.

Eh ! Sapho, s'écria Phaon : eh ! Sapho reſtera dans les bras d'un Barbare ? Non. Si les Dieux eux-mêmes me l'avoient enlevée,

j'oserois la leur arracher : ne me retenez plus. Je vous dois la vie ; c'est un présent funeste que je vous rends. Ce bienfait horrible que le ciel empoisonne, vous donne-t-il des droits à ma reconnoissance?..... Excusez mes fureurs, mon désespoir m'égare ; j'ignore où je vais, ce que je fais, ce que je dis ; mais enfin laissez-moi : & puisque je vous suis cher, ne m'enviez point un trépas si doux ; le terme de mes maux est pour moi le bien suprême.

A ces mots il s'arrache de leurs bras ; il s'élance dans la campagne, & ses parens plaignant ses fureurs donnerent des larmes à sa mort, qu'ils crurent certaine.

Déjà il voit briller sur une colline les instrumens des fureurs des hommes & des vengeances des Dieux. La cime de la montagne est hérissée de traits ; les drapeaux déchirés, & plus glorieux encore, flottent au gré des vents ; les armes étincelantes redoublent l'éclat du jour, & semblent embraser l'horison :

des tentes ſuperbes étalent au milieu des campagnes un luxe qui leur eſt étranger. Les cris de victoire ; le henniſſement des chevaux ; le bruit des inſtrumens guerriers, concerts dignes de Bellone, auroient effrayé tout autre que Phaon ; il brave cet appareil menaçant. Un homme réſolu de périr ne balance guere ſur le choix de la mort ; il la voit d'un œil ſerein, ſous quelque forme qu'elle ſe préſente ; il l'attend, il oſe même l'appeller & courir à elle.

Cependant Philoctès (c'eſt le nom du Général ennemi) eſſayoit ſur l'ame de Sapho le pouvoir des bienfaits (ſouvent vainqueur & toujours dangereux). Charmante Bergere, lui diſoit-il, toi que le ciel cacha ſous le chaume & dût placer ſur le trône, ſouffre que je répare ſes injuſtices ; je le ferai rougir de ſon erreur ; ta deſtinée eſt dans tes mains : un ſeul mot ſera l'arrêt de tes malheurs, ou le garant inviolable de ta félicité. Moi heureuſe, repliqua Sapho, moi heureuſe dans les bras d'un

ennemi tout couvert encore du ſang de ma famille ! J'accepterois une main conſacrée au crime, une main qui a ravagé ma Patrie, qui a ſemé nos champs d'horreurs, que les larmes de tous les ſiecles ne pourront effacer !

Eh ! ne ſçavez-vous pas, répliqua Philoctès, que cette barbarie eſt un devoir dans le rang où le ciel m'a placé ? Si vos Concitoyens nous avoient repouſſés, leur victoire eût-elle été moins ſanglante ? Nos campagnes, nos villes, nos femmes, nos enfans, ne ſeroient-ils pas devenus la proie des flammes ? Nous leur rendons les maux qu'ils nous préparoient, & mon crime peut-être eſt d'avoir été moins cruel qu'ils ne l'auroient été.... Mais vous-même accuſez-vous de n'avoir pas prévenu les horreurs dont ce Village infortuné vient d'être le théâtre. Ah ! ſi, lorſqu'entraîné par la victoire, je déployai mes cohortes dans vos campagnes, vous vous étiez offerte à ma vue, un ſeul de vos regards m'auroit déſarmé ; & quand ma Patrie auroit dû me punir de

ma pitié, oui, j'atteſte le ciel que vous auriez mis un terme à mes ſuccès, vous ſeule auriez fait ce qu'a tenté en vain une armée formidable & long-tems victorieuſe.

Ah! reprit Sapho avec dédain, méritez mon eſtime avant de prétendre à mon amour. Quelle indigne foibleſſe! Quoi! l'humanité qui parle aux ames les plus vulgaires, ne pouvoit mettre un frein à vos fureurs? Vous ne pouvez être humain ſans amour? Si votre cruauté eſt un devoir, vous auriez donc immolé l'intérêt de votre Patrie à votre paſſion; Ainſi tour-à-tour foible & barbare, la vertu s'avilit dans votre cœur.

Ingrate! reprit Philoctès indigné, tu te plais à m'outrager; ma bonté te raſſure: tu crois que la bleſſure que tes yeux ont faite ne me laiſſe plus d'autre ſentiment que le déſeſpoir & l'amour?... Tu te trompes... tremble de mes fureurs. J'en frémis moi-même... Crois-tu m'en impoſer par un calme affecté? Va, je lis dans ton cœur. Ma vertu,

dont tu me fais un crime ; eſt moins fauſſe que ton courage. L'Amour eſt le principe de ta haine, & ce zéle pour ta Patrie, n'eſt qu'une paſſion déguiſée. Laiſſe tomber le maſque ; avoue que tu me ſacrifies à quelque Pâtre obſcur que je n'aurois pas daigné haïr, cruelle, ſi tu ne l'avois aimé.

Oui j'aime, reprit Sapho, je préfére un Berger vertueux, à un illuſtre brigand. L'eſpoir d'enfoncer le poignard dans ton cœur barbare, m'a arraché cet aveu.

Tu triomphes, inhumaine, mais tu ſeras la premiere victime de ta propre vengeance ; & l'inſolent qui oſe me diſputer ton cœur... Je ne me connois plus ; tremble, ingrate ; tremble pour toi, pour ton amant, pour ton Pays, pour moi-même ; (ſi la pitié peut entrer dans ton cœur farouche) tu n'as vu que le prélude de mes fureurs ; je vais juſtifier tes injures ; je deviendrai barbare. Le ſang va couler de tous côtés ; la flamme va dévorer ce qu'une lâche compaſſion

avoit

avoit épargné ; & ſi mes yeux ne peuvent découvrir l'indigne rival que tu me préfe-res, après avoir enſéveli tous tes conci-toyens ſous les ruines de leur Patrie, ſûr alors d'être vengé, je l'immolerai pour der-niere victime, & te laiſſerai pour ſupplice ta vie, tes crimes & tes remords.

En ce moment le chef des Gardes entre dans la tente : Seigneur, dit-il, en s'adreſ-ſant à Philoctès, un jeune Lesbien demande la faveur d'un moment d'audience : il vous apporte, dit-il, un avis important. Il trahit ſa Patrie..... Qu'il entre, reprit le Géné-ral, la deſtinée des Etats dépend ſouvent des plus vils des humains ; un traître eſt un inſ-trument dont on ne peut refuſer le ſecours, & qu'on foule aux pieds quand on s'en eſt ſervi.... Dieux cruels ! s'écria Sapho, c'eſt peu d'abymer ma Patrie ſous le déluge de vos vengeances, c'eſt peu de nous arracher nos biens & notre vie, vous nous raviſſez juſqu'à nos vertus. Ma Patrie a produit,

a nourri dans ſon ſein un traître qui veut le déchirer. Puiſſe ſa fourberie exécrable retomber ſur lui-même ! qu'il en ſoit le premier puni, & que mes mains, ces foibles mains, lavent dans ſon ſang impur ſes forfaits & la honte de ſes concitoyens.

En finiſſant ces mots, elle voit entrer (quelle ſurpriſe !) Phaon lui-même. A l'aſpect de ſon amant, la fureur, l'amour enflamment ſes yeux. Tyran, lui dit-il, on m'introduit chez toi comme un traître : ce titre en effet me rendroit digne des bienfaits d'un homme tel que toi. Je me ſuis chargé volontairement de tout l'opprobre d'une baſſeſſe pour obtenir le droit de paroître à tes yeux ; c'eſt un honneur dont le crime eſt jaloux, & qui n'eſt dû qu'à lui. Reviens de ton erreur, & vois ton rival, qui ſi le ciel avoit ſecondé ſes deſſeins, s'il n'avoit détourné de ta tête coupable ma main, auroit déjà vengé ſa Patrie & ſon amour outragé : tel eſt l'avis important que j'ai

voulu te donner. Venge toi ; la vengeance eſt le plaiſir des tyrans ; c'eſt le ſeul qui te reſte. Je lis dans les yeux de Sapho l'horreur que lui inſpirent tes bienfaits & ton amour. Ravage ces contrées ; nage dans le ſang ; couvre de trophées horribles ces campagnes déſolées ; regne ſur des monceaux de cadavres, au faîte de ta gloire tu envieras mon ſort. Je ſçais ce que ta rage me prépare ; mais un regard de Sapho fera de mon ſupplice le théâtre de ma gloire & de ma félicité : Sapho m'aime, Sapho verſera des larmes ſur ma cendre ; elle te mépriſe, elle t'abhorre. Ta cruauté, quelqu'ingénieuſe qu'elle puiſſe être, peut-elle inventer pour moi un ſupplice qui égale le tien ? Que tes bourreaux déploient toute leur barbarie ; qu'ils déchirent mes entrailles palpitantes ; qu'ils faſſent rejaillir ſur toi ce ſang dont ta rage eſt avide, haï de Sapho, tu ſouffriras plus que moi.

Philoctès agité de mille mouvemens di-

vers, voit dans ſon rival un rival adoré, & bien digne de l'être. En butte aux outrages les plus ſanglans, la jalouſie, la fureur dévorent ſon ame & reſpirent dans ſes yeux. Cependant un remord ſecret ſe fait entendre à ſon cœur; il ſent que les droits de la guerre, droits cruels dont rougit la nature, ne s'étendent pas juſques ſur l'innocence : il admire malgré lui le courage héroïque d'un ſimple Berger, qui brave l'appareil des ſupplices & l'excès de ſon courroux. Il reſta quelque tems dans un morne ſilence. Sapho renverſée, preſque ſans ſentiment, tournoit ſes regards alarmés, tantôt ſur Phaon pour l'encourager, tantôt ſur Philoctès pour implorer ſa clémence. Ce Guerrier, en proie à mille combats, jettoit çà & là ſes yeux farouches; ſon front ridé par la colere, au défaut de ſa voix, exprimoit ſes menaces; ſes muſcles contractés ſe roidiſſoient avec effort : enfin il parut ſe calmer un moment & reprendre ſes ſens;

mais ſon calme même étoit effrayant ; ſes ſoupirs ſembloient des cris de rage. C'eſt ainſi que lorſque les vents déchaînés ont déployé leur fureur ſur la ſurface des eaux ; lorſque le Dieu qui leur commande les force à rentrer dans leurs profondes cavernes, ils ne quittent qu'en grondant le vaſte théâtre de leurs violences.

Malheureux Berger, lui dit Philoctès, rival que ton courage a rendu digne de moi, je t'eſtime & te plains. Je ne condamne point tes feux. Sapho eſt née pour charmer les Bergers & les Rois : accuſe les Dieux de tes malheurs. Pourquoi ont-ils guidé mes pas vers ces lieux, aſyle des plaiſirs & des amours ? Ma préſence les a infectés ; j'y ai porté la terreur la mort, & peut-être le crime..... Mais enfin, que ma flamme ſoit juſte ou coupable, je ne puis l'étouffer : ce cruel effort n'eſt point en ma puiſſance : conſulte ton cœur, & juge-moi.

Ah ! Seigneur, reprit Sapho, la vertu

parle à votre ame ; ne fermez point l'oreille à ſa voix. Hélas ! elle eſt ſi douce : je partage vos tourmens ; l'amour m'a trop appris à les connoître, & je n'ai éprouvé que ſes douleurs. Mais un cœur tel que le vôtre doit compter parmi ſes plaiſirs les plus doux, celui de changer le ſort de deux infortunés. La ſeule faveur que nous implorons, c'eſt notre liberté, notre obſcurité, notre miſere ; & vous pourrez dire alors, au faîte de votre gloire, ces Palais, ces Camps n'en ſont point les bornes ; il eſt des malheureux qui, dans le ſein de l'indigence, lui conſacrent leurs voix innocentes : j'ai des autels dans leurs cœurs, & leurs mains pures mêlent pour moi quelques grains d'encens à celui qu'ils offrent aux Dieux.... Peu de Souverains, Seigneur, en peuvent dire autant.

Non, Sapho, reprit Philoctès, dont le viſage s'enflammoit par degrés, non, les Dieux mêmes ne peuvent vous arracher de mes

bras : qu'ils arment contre moi leurs foudres vengereſſes ; qu'ils m'écraſent à vos pieds, alors vous ſerez libre, ma mort vous rendra cette liberté qui vous eſt ſi chere ; mais ſi du ſéjour des ombres je pouvois réclamer les droits que j'ai ſur votre cœur..... Et quels droits ?... Mes bienfaits, mon amour, mon déſeſpoir, mes tourmens..... Eh quoi ! Seigneur, vous ſerez inflexible ?... Oui, je le ſuis, je veux l'être, & je rougis déjà de ma foibleſſe. Téméraire Berger, ton courage m'étonne & ne me fléchit pas. Délivre-moi d'un aſpect odieux ; le rival le plus magnanime eſt un monſtre aux yeux d'un amant : crains mes fureurs ; dans l'état où je ſuis, je ne réponds pas de moi-même. Sors, te dis-je ; va cacher ton déſeſpoir au fond de tes déſerts ; va reprocher aux Dieux tes tourmens & mon crime ; ou ſi les richeſſes peuvent éblouir tes yeux, parle, & diſpoſe de tout ce que je poſſede ; mes tréſors ſont à toi ; je ſçais qu'ils n'égaleront jamais celui que

je t'arrache ; c'eſt une perte que le ciel même ne peut réparer ; mais enfin je n'omets rien pour eſſuyer tes larmes ; ſi elles coulent encore, c'eſt le ciel qu'elles outragent.

Non, repliqua Phaon hors de lui-même ; je ne ſçais point pleurer, je ne ſçais que mourir ; jamais je n'ai verſé de honteuſes larmes ; je verrai d'un œil ſerein couler tout mon ſang : tremble ; tant qu'il fait circuler dans mes veines un principe de vie, mes jours menaçent les tiens : la liberté que tu m'offres eſt un bienfait qui te ſera funeſte ; tu ſeras la victime de ton imprudence : ce bras que la nature n'arma que d'une houlette, peut apprendre à punir le crime : préviens ta mort ; préviens mes fureurs : écoute le ſerment que je fais de me noyer dans ton ſang, ſi tu ne t'enivres du mien ; choiſis : tu verras qu'un Berger peut avoir dans ſes deſſeins cette fermeté qu'on admire ſur le trône.

Phaon, calme & ſerein pendant ce diſcours ;

ſembloit un Dieu qui accabloit de ſon aſcendant ſon ſuperbe Rival. Sapho tremblante, éperdue, voulut ſouvent l'interrompre ; elle le conjura de ne pas irriter un vainqueur à qui la ſombre jalouſie n'inſpiroit que trop de fureur ; Phaon fut inflexible ; il ſembloit ſe faire une étude d'outrager ſon Rival, & de préparer ſes propres ſupplices ; & dans cette ſcene frappante, Philoctès ſembloit un eſclave & le Berger un héros.

Philoctès ſe leve bruſquement : couple ingrat, dit-il d'une voix menaçante, vous allez connoître qui vous oſez outrager. Gardes, qu'on les retienne. Il ſortit écumant de rage. Sapho & Phaon reſterent ſeuls, l'une déchirée par l'image affreuſe des maux qu'on préparoit à ſon Amant ; l'autre hâtant par ſes vœux l'inſtant où il devoit ſceller de ſon ſang une union ſi chere. Adorable Sapho ! diſoit-il, retenez ces larmes qui inondent vos beaux yeux ; ne plaignez point mon ſort, il eſt digne d'envie ; je vais mourir pour vous ;

les Dieux mêmes verront mon ſupplice d'un regard jaloux. Pour vous, vivez heureuſe; puiſſe le ciel plus juſte vous arracher des mains d'un tyran! Mais ſi jamais vous revoyez ce Village, qui vient de perdre en vous ſon plus bel ornement, daignez conſoler ma famille; fixez avec vous le bonheur dans leur cabanne, & n'oubliez pas même les reſtes d'un troupeau chéri que ces Barbares ont diſperſé.

Sapho le preſſoit contre ſon ſein; ſa voix étouffée par la douleur, cherchoit en vain un paſſage. En cet inſtant Philoctès rentre dans la tente: va, malheureux, dit-il, va mourir dans les ſupplices... Dis plutôt dans un océan de délices. Adieu, Sapho, arrêtez le cours de vos larmes, je vais mourir digne de vous.

A l'inſtant il eſt environné de ſoldats, qui admiroient, en le conduiſant à l'échaffaut, ſa fermeté vraiment héroïque. Le glaive étoit préparé. On voyoit déjà s'allumer ces pâles

flambeaux qui devoient embraſer le bûcher; l'autel de la vengeance étoit dreſſé; on n'attendoit plus que la victime. A cette vue, Phaon s'écria : voilà le terme de ma vie & de mes douleurs; il ne ſera point celui de mon amour, & mon ame brûlera pour Sapho au milieu des glaces de la mort.

Cependant un bruit ſourd ſe fait entendre; un nuage de pouſſiere obſcurcit les airs. Auſſi-tôt les vallons retentiſſent de ces mots de terreur : *aux armes ſoldats.... l'Ennemi s'avance.... nous ſommes perdus.* C'étoit le Général des Lesbiens, qui, après avoir raſſemblé les débris de ſon armée, venoit laver dans le ſang des Ennemis la honte de ſa défaite. Le déſeſpoir, la néceſſité de vaincre ou de périr, avoient ranimé leur courage. Ils s'approcherent du camp le long d'une colline qui couvroit leur marche; ils trouverent les premieres Gardes occupées à célébrer leur victoire par des chants injurieux; leur triomphe fut de peu de durée : cette

fête devint pour eux une nuit éternelle. Les Lesbiens irrités immolerent ces premieres victimes aux mânes de leurs concitoyens, & vinrent fondre ſur le camp où l'armée s'abandonnoit aux mêmes tranſports.

Chaque ſoldat court aux armes, & malgré l'étonnement qui le glace, ſe prépare à ſoutenir le choc d'une armée redoutable. On vole à la tente de Philoctès; on lui annonce l'approche de l'Ennemi; il ordonne à quelques Gardes de veiller ſur Sapho, & de la retenir pendant le combat. Il s'avance vers ce théâtre de vengeance, où le ſang du malheureux Phaon étoit prêt à couler: perfide, lui dit-il, tu crois que le ciel te dérobe à ma vengeance? non; ta mort eſt certaine; les Dieux mêmes ne peuvent détourner le glaive levé ſur ta tête coupable; tu vas périr de la main de ces mêmes Lesbiens dont la vue t'inſpire tant d'audace; c'eſt ſur eux que je me repoſe du ſoin de ton ſupplice.

Il ordonne auſſi-tôt qu'on l'attache à un

arbre exposé au plus fort de l'attaque. Cet ordre est exécuté ; & Phaon reste en butte à tous les traits que ces concitoyens lançoient contre les Ennemis. Le combat s'engage : Philoctès paroît à la tête de son armée ; son casque est surmonté d'un superbe panache qui trace à ses soldats le chemin de l'honneur : il donne le signal. Les Lesbiens ne s'attendoient pas à cette vigoureuse résistance ; mais elle n'affoiblit point leur courage : ils s'élancent avec fureur sur leurs Ennemis : une nuée de fleches obscurcit les airs : des cris confus mêlés aux sons guerriers des instrumens, excite à la fois la rage & la pitié : le sang coule de toutes parts : le fer étincelle : les rayons du soleil prêt à se précipiter dans les ondes, prennent sur ce fer brillant une seconde vie, & forment un jour nouveau.

En cet instant on voit paroître au milieu de la mêlée une fille intrépide : elle s'élance sous un nuage de traits : c'étoit Sapho

elle-même : elle court vers l'arbre où ſon Amant garotté attendoit qu'une fleche cruelle vînt épuiſer les ſources de ſa vie ; elle lui fait un rempart de ſon corps : O mes Compatriotes, s'écria-t-elle ! c'eſt contre Phaon que vous tournez vos traits ; Phaon dont les chants firent vos délices ; Phaon l'ame de vos plaiſirs ; ſi vous êtes inſatiables de ſang, je vous offre le mien ; perçez la malheureuſe Amante de Phaon, mais reſpectez ſes jours.

Cependant la nuit ſépara les Combattans : l'avantage fût égal des deux côtés, & l'on n'eut que le plaiſir barbare d'avoir vainement abreuvé la terre de mille torrens de ſang.

Mais Philoctès dans la chaleur du combat avoit été percé d'un coup mortel. Le courage de l'amour outragé eſt le plus affreux déſeſpoir. Il cherchoit un trépas glorieux, qui pût être honoré d'une larme de Sapho : il ſe précipita au milieu des Ennemis : ſes plus vail-

lans guerriers ne purent ſe faire jour juſqu'à lui ; & lorſque la nuit eut mis un terme à la fureur des Combattans, on le trouva expirant ſur des monceaux de cadavres immolés à ſa fureur : on le rapporta dans ſa tente : il reprit ſes ſens : Sapho, dit-il, Sapho !... je ne la vois point ; qu'eſt-elle devenue ? Et Phaon, a-t-il été la victime de ma barbarie ?... Non, Seigneur, reprit un de ſes Gardes, il reſpire encore ; il doit la vie à ſa généreuſe Amante : elle s'eſt dérobée aux Gardes qui veilloient ſur elle ; elle a couru vers ſon Amant..... Couple héroïque ! s'écria Philoctès ; objet de mes injuſtes fureurs..... qu'on les amene ; que mes yeux les voient encore avant de ſe fermer pour jamais à la lumiere.... Ils entrent à l'inſtant même : Phaon, dit Philoctès d'une voix mourante, Berger infortuné & digne d'un meilleur ſort, la mort deſſille mes yeux ; je vois mon crime ; le remords parle ; il te rend ton Amante ; mais ſouffre au moins que j'expire dans ſes

bras : comblé de mes bienfaits, retourne dans ce Village que ta préſence embelliſſoit, & dont j'ai fait un théâtre d'horreurs : tu ſçais qu'un rival, quelque vertueux qu'il puiſſe être, eſt un objet odieux ; épargne-moi cette vue importune : ne trouble point mes derniers momens ; je te jure qu'avant deux jours Sapho ſera remiſe entre tes bras.

Phaon partit à l'inſtant même, plein d'eſpoir, de joie & d'amour. On lui offrit des préſens ; il les rejetta, & ne voulut emporter de ce lieu ſanglant que la certitude d'être bientôt heureux.

Fin du quatrieme Livre.

LES AMOURS DE SAPHO ET DE PHAON.

LIVRE CINQUIEME.

QUE ne puis-je ici terminer ma carriere ! Que ne puis-je épargner au Lecteur le ſpectacle affreux que je vais préſenter à ſes yeux ! Perfide Phaon ! quel génie funeſte a détourné les traits qui menaçoient ton cœur dans l'ardeur du combat ? Tu aurois empor-

té au tombeau ton amour, ta vertu, les regrets de Sapho, peut-être ceux de la postérité. Ah! combien d'Amans ont vécu trop d'un jour.

Liberté, raiſon; belles chimeres! Enfans de notre orgueil! Qu'éloignés du danger, vous vantez aiſément votre puiſſance & vos ſuperbes leçons! Semblables aux doux zéphirs qui regnent ſur les flots lorſque le ciel eſt ſerein, & qui s'évanouiſſent ſi-tôt que les aquilons déchaînés déploient leurs fureurs ſur les ondes, vous faites jouer à votre gré les reſſorts de l'ame, lorſqu'elle ne vous oppoſe que de foibles obſtacles; mais ſi-tôt que les paſſions vous dominent, vous vous épuiſez en vains efforts pour la retenir, & vous la ſuivez dans le précipice. Homme, tes deſtins ſont écrits dans ton cœur: ne conſulte point les aſtres d'un œil avide & curieux: rentre dans toi-même: ſonde ton ame: préviens les paſſions; ſi une fois elles s'y gliſſent, tu es eſclave: voilà ton ſort.

A la fierté avec laquelle Phaon insultoit aux fers de l'amour, qui n'eût dit : Jamais sa main severe ne fera fumer sur ses autels un vil encens ? Jamais le souffle empoisonné des passions ne troublera le calme de son cœur ? Il aime cependant ; il tombe aux genoux de Sapho ; il jure de l'adorer toujours. Ces sermens sont aussi faux que ceux qu'il fit de n'aimer jamais.

Dans ce même village où il reçut le jour, étoit un Palais pompeux, embelli par l'art & la nature. C'est là qu'au retour du printems, lorsque les fleurs ouvrent leur sein aux rayons du soleil, lorsque les arbres se couvrent d'une parure nouvelle, Aglaë, riche citoyenne de Mytilene, venoit oublier les plaisirs tumultueux de la ville, & jouir d'elle-même & de la nature.

Hélas ! elle cherchoit ce calme enchanteur qui naît du néant des passions, & elle ne trouva dans sa retraite que trouble & qu'alarmes. Un jeune Seigneur prétendoit

à ſa main : il l'adoroit : il étoit né pour charmer. Il poſſédoit ces talens ſéducteurs qui font naître l'amour, mais qui rarement affermiſſent ſon empire. Aglaë parut ouvrir d'abord à ſes vœux une oreille facile, mais bientôt le dégoût ſuccéda à ce penchant momentané. Permidas ne ſe rebuta point ; il la ſuivit dans ſa ſolitude ; il y porta le trait dont il étoit déchiré ; il y nourrit le feu ſecret qui rongeoit ſon cœur.

Cette Lesbienne avoit vu Phaon : depuis un an entier elle cachoit le trait dont elle étoit déchirée. Née au ſein des grandeurs, elle étoit trop fiere pour faire inutilement l'aveu d'une flamme dont elle auroit rougi. Que ſon orgueil lui devint funeſte ! Elle ne put vaincre ni ſes préjugés ni ſon amour : elle fut long-tems leur victime. Partagée entre le ſoin de ſa gloire & l'eſpoir dont elle ſe flattoit quelquefois, elle brûloit pour un ſimple Berger, & n'oſoit lui ouvrir ſon cœur. Que n'eſt-il né mon égal, diſoit-elle ? ou plutôt,

ciel injuſte, puiſque ton caprice l'a placé dans ce vil état, que ne m'as-tu fait naître dans la même obſcurité ? Grandeur importune, préſent funeſte.... Ah ! Phaon, ſi tu m'aimois, mon cœur céderoit bientôt au feu qui me dévore !

Un jour que ſuivie d'une foule de chaſſeurs, armée d'un arc & d'un carquois, elle pourſuivoit les hôtes des bois, elle s'égara dans un labyrinthe de tilleuls, au milieu duquel on voyoit jaillir une fontaine plus pure que le criſtal. Phaon ſe repoſoit près de ce lieu : il l'apperçoit : il la prend pour Diane elle-même. Elle avoit ſon port, ſes graces, ſes attraits, mais elle avoit les yeux plus tendres. Ses cheveux plus noirs que l'ébene flottoient au gré des zéphirs ſur ſes épaules d'ivoire ; ſa robe un peu retrouſſée laiſſoit voir une jambe..... Que ne ſentit pas Phaon à cette vue ? Au moment même l'image de Sapho s'effaça de ſon ame ; il brûla d'une flamme nouvelle : ce nouvel objet

dont il fut enchanté fit taire à la fois ſon amour, ſa vertu, ſes ſermens & ſes remords.

Aglaë, accablée de fatigue, & déſeſpérant de rejoindre ſes chaſſeurs, s'aſſit ſur un lit de gazon, préparé par les mains de la nature : l'herbe épaiſſe & ſemée de fleurs ſembloit avec ſon odeur faire paſſer dans l'ame une fraîcheur délicieuſe. Berger, dit-elle, en s'adreſſant à Phaon, daignez me ſecourir; une ſoif brûlante me dévore. Mon erreur, & peut-être quelque Dieu, m'a guidée dans ce labyrinthe; mais puiſque je vous vois, je ne me plains point de mon ſort.

Phaon, plein d'un trouble inexprimable, mais tout rayonnant de joie & d'eſpérance, court à la fontaine, & remplit d'une eau plus fraîche que la roſée, un vaſe de bois délicatement ciſelé par une main habile : il le préſente à la jeune Aglaë d'un bras timide, mais avec tant de grace !... Les lévres vermeilles de la belle s'humectent de cette liqueur pure & ſimple compoſée par

la nature, & que l'art ne peut imiter. Ce n'eſt pas tout, dit Aglaë, laiſſez-moi ce vaſe; la main qui me l'offre me le rend plus cher que ces métaux précieux travaillés avec tant d'art : j'exige de vous ce préſent.

Daignez en accepter un autre, reprit Phaon hors de lui-même; que dis-je! ce n'eſt point un préſent : l'offrande de mon cœur eſt un tribut que je dois à vos charmes.... Mais hélas! où mes ſens éperdus vont-ils s'égarer? J'oublie ce que je ſuis. L'amour n'eſt pas un droit pour vous plaire. Le ciel vous a placé dans un rang qui me fait un crime de mes vœux. Le ciel fut juſte pour vous; mais ſouffrez que je me plaigne de ſa rigueur. Pourquoi cette diſtance cruelle qui me ſépare de vous? Pourquoi a-t-il éloigné de vos charmes un cœur digne peut-être de les adorer? Ah! je ſens trop que ſes arrêts ne peuvent rien ſur mon ame! elle franchit l'abyme qui nous ſépare pour s'unir à la vôtre.

Non reprit Aglaë, non ; vous ne ferez point la victime d'un funeſte préjugé, & je n'en ſerai point l'eſclave. Ces préſens dont la nature m'a comblée me ſeroient à charge, s'ils donnoient des entraves à ma liberté. Vos talens, vos vertus ſont vos titres ; vos ancêtres ; voilà la véritable nobleſſe. Vous êtes le plus riche des hommes étant le plus vertueux & le plus aimable. Ne vous effrayez point des ténébres qui enveloppérent votre berceau, & qui peut-être ont fait languir les fleurs de votre printems : c'eſt un malheur que je veux réparer. Laiſſez-moi le ſoin de votre deſtinée ; ſi le ciel ſeconde mes vœux, vous ſerez le plus fortuné des hommes..... Ah ! je le ſuis, puiſque vous m'aimez ; cet amour ſera mon bonheur, ma gloire, mes richeſſes.

Mais, reprit Aglaë d'une voie timide, les mêmes nœuds nous uniſſoient à Sapho : vous lui avez prodigué les mêmes ſermens : l'écho a mille fois répété ſon nom mêlé dans

vos chants : toute la Grece parle de vos amours : on aſſure même que le flambeau d'hymenée alloit s'allumer pour vous.

Ah ! ne me rappellez pas mon crime ; n'aiguiſez pas la pointe du remord qui me déchire ! Oui, je trahis pour vous des ſermens ſacrés ; je viole la foi que j'avois donnée peut-être à la plus fidelle des femmes. Mais vos charmes ſont mon excuſe : le crime ceſſe de l'être quand il part d'une ſi belle cauſe. Si le ciel a dicté mes premiers ſermens, s'il vouloit que je les garde juſqu'au dernier ſoupir, pourquoi m'a-t-il conduit dans ce lieu ? Pourquoi .... ? Mais enfin je vous adore : ſoit crime, ſoit vertu, le ſort en eſt jetté ; je cede à vos charmes trop puiſſans.

Aglaë ſe leve, Phaon reprend avec elle le chemin de ſon Palais ; elle entre : le Berger eſt reconnu pour maître. Il eſt revêtu d'habits où l'or & les diamans brillent de toutes parts : le luxe épuiſe pour lui tou-

tes les reſſources de l'art. Ebloui lui-même & enivré de ſa gloire, il oublie ſes remords & ſes premiers ſermens. Son rival frémit, & quittant le théâtre de ſa honte, va enſévelir dans les bois ſa rage & ſon déſeſpoir. C'eſt là que livré à tous les tranſports de la ſombre jalouſie, ſa fureur s'exhale en imprécations horribles ; une écume noire & ſanglante couvre ſes lévres livides ; ſes yeux enfoncés ſont animés d'un feu ténébreux qui ſemble exahalé des enfers ; il court dans les bois ſans autre guide que ſa rage, & ſes cris redoublés font frémir les échos plaintifs.

Dans ces momens cruels conſacrés à la plus noire perfidie, que faiſois-tu malheureuſe Sapho ? Tranquille ſur le ſort de ton amant, ton cœur n'étoit alarmé ni pour ſes jours, ni pour ſa vertu ; tu recevois les derniers ſoupirs de ſon rival, & ſes derniers inſtans filés par les mains des Parques devoient être les premiers momens de ton bonheur.

La mort de Philoctès changea la face des choſes. La préſence d'un grand homme influe ſouvent ſur une contrée entiere ; ſa perte répand par-tout un deuil que la nature elle-même ſemble partager avec les hommes. Philoctès emporte au tombeau les regrets de ſa Patrie, l'amour de ſes ſoldats, & l'eſtime de ſes ennemis mêmes. On lui éleva un monument ſuperbe, qui fut arroſé de pleurs & couvert de lauriers. La paix fut conclue ; on la célébra par mille chants d'allégreſſe, & les deux armées confondues n'eurent plus qu'un même camp.

Cependant Sapho, après avoir rempli les devoirs que l'humanité lui impoſoit, ſe prépare à rentrer dans ſon village, à chercher ces ténébres qui lui étoient ſi cheres, & qui concentroient ſon bonheur dans elle-même. On lui offrit des biens immenſes que le généreux Philoctès lui avoit laiſſés ; elle les refuſa, mais ſans dedain : une ame élevée peut ſe croire au deſſus d'un bienfait, mais

jamais le mépriſer. Qu'ai-je beſoin, diſoit-elle, de ces richeſſes ſource des miſeres humaines ? Quand on m'offriroit un trône, ſon éclat n'éblouiroit point mes yeux ; Phaon me tient lieu de tout ; Phaon m'a donné ſa foi ; je regne dans ſon cœur : eſt-il un empire plus beau ? Non, le rang ſuprême n'a rien dont je puiſſe être jalouſe, & les chaînes de l'amour ſont pour moi plus précieuſes qu'un ſceptre.

Pammême, ce vieillard vénérable, dont les conſeils & les vœux n'avoient pû changer la deſtinée de Sapho, du fond de ſa retraite avoit les yeux ouverts ſur elle. La Renommée, dont la voix fait ſouvent répéter aux échos des déſerts le récit des événemens ſinguliers, vint arracher ce ſage à ce calme qui faiſoit ſon bonheur ; il apprit que Sapho avoit fléchi l'orgueil de l'inſenſible Phaon, que ce Berger lui avoit juré une ardeur éternelle ; mais que l'infidele prodiguoit les mêmes ſermens à une autre

beauté moins digne de les recevoir. Allons, dit le Vieillard, quittons cette grotte : volons vers Sapho : elle m'eſt chere : elle a beſoin de mes ſecours : elle eſt perdue ſi je ne la ſoutiens au bord du précipice. Dieux! prêtez à mes conſeils cette force ſublime, qui éleve une ame au deſſus d'elle-même.

Il part à l'inſtant, laiſſant ſa grotte ouverte à tous les voyageurs qui pourroient chercher un aſyle contre les injures de l'air. L'homme de bien, toujours ſerein & tranquille, aime à ſe voir dans ſes ſemblables ; jamais les noirs ſoupçons n'altérerent le calme de ſon cœur ; plein de confiance, il abandonne ſon héritage ſans remparts & ſans défenſe. Le crime eſt le pere de la crainte ; c'eſt lui qui a creuſé des foſſés profonds, qui a élevé des murs impénétrables autour du patrimoine des riches ; c'eſt lui qui a tracé dans la maiſon d'un ſimple particulier l'image d'un empire ; qui arme ſes ſoupçons contre des ennemis chimériques ; qui rem-

plit ſon cœur d'épouvante, & ſes biens de gardes & de ſoldats.

Sapho revenoit du camp de Philoctès lorſqu'elle apperçut le ſage Pammême, dont le zéle lui rendant le fardeau des années plus léger précipitoit ſes pas vers elle : à cette vue la joie qui fermentoit dans ſon ame ſe peint dans ſes yeux ; elle vole dans ſes bras: ô mon pere ! lui dit-elle, revoyez Sapho heureuſe & digne de vous ; mais quel nuage de douleur ſe répand ſur votre front auguſte ? je ne ſuis point un objet de pitié ; partagez mes délices ; ſoyez heureux de mon bonheur. L'inſenſible n'a pu réſiſter à mes ſoins généreux ; j'ai briſé les glaces de ſon cœur ; il m'aime ; rien n'égale ſon amour ſi ce n'eſt le mien. O mon pere ! venez mettre le comble à notre félicité ; adoptez-nous pour vos enfans, & que les nœuds de l'hymen qui vont nous unir, ſoient formés par vos mains.

O ma fille ! répondit Pammême en la ſer-

rant entre ſes bras, ma chere Sapho! quelle eſt votre erreur d'autant plus infortunée que vous ignorez l'excès de vos maux ? Vous allez paſſer des tranſports de la joie la plus pure au comble du déſeſpoir. Que ne puis-je couvrir de fleurs la ſource des larmes qui vont couler de vos yeux ? Mais j'aime mieux que vous les verſiez dans mon ſein: ce dépôt ſacré eſt dû à ma tendreſſe: j'ai quitté ma ſolitude pour venir le recevoir.

Que parlez-vous de larmes, de malheurs, reprit Sapho ? De quel coup puis-je être menacée ? Quand Phaon m'adore, je brave les rigueurs du deſtin le plus injuſte; j'oſe défier le courroux des cieux; je m'offre à tous leurs traits; pourvu que Phaon reſpire, ſa mort eſt le ſeul mal que je redoute...

Vous en devez craindre un plus grand, dit Pammême, & je prévois que ſon inconſtance vous ſera plus funeſte que ſa mort... Lui inconſtant, mon pere ? ah ! les Dieux ceſſeroient plutôt d'être juſtes, que Phaon

d'être mon amant... Votre confiance vous aveugle, reprit Pammême, mais bientôt le bandeau tombera de vos yeux. Ne laiſſez pas à la Renommée trop lente le ſoin de l'arracher ; hélas ! me plairois-je à déchirer votre cœur, moi dont tous les vœux ne tendent qu'à votre félicité ? Votre intérêt & celui de la vérité me forcent à diſſiper votre illuſion ; Phaon eſt infidele ; Aglaë eſt la rivale qu'il vous préfere. Je ne ſçais ſi ſes tréſors ou l'éclat des grandeurs ont faſciné la vue de ce Berger ; mais il l'aime, il l'adore ; que dis-je ? Il vit avec elle ; il dédaigne la cabane modeſte qu'il habitoit autrefois ; c'eſt dans le Palais d'Aglaë qu'il a fixé ſon ſéjour ; nos champs n'ont plus de charmes pour ſes yeux ſuperbes ; les fleurs dont il ſe paroît ſont devenues des ornemens indignes de lui ; tout couvert d'or & de diamans il cherche les beautés de l'art & dédaigne les graces de la nature.

Juſques-là Sapho muette, interdite & comme

comme frappée de la foudre ; n'avoit pu l'interrompre ; ſes beaux yeux fixés à terre étoient noyés de larmes : non, lui dit-elle enfin, non cruel, vous ne me perſuaderez jamais que Phaon ait trahi ſes ſermens ; l'amour les a dictés ; le ciel les a entendus ; la vertu les a épurés ; oui, la vertu... elle regne dans ſon cœur : il n'eſt point parjure. Vous vous plaiſez à le noircir : vous voulez troubler mon ame des noirs ſoupçons qui vous dévorent ; vous voulez les partager avec moi. Oui, les ſoupçons ſont les plus affreux des tourmens, les plus noirs des crimes ; portez-les ailleurs... Que dis-je ! ô mon pere ! pardonnez ; je ſens que je m'emporte ; je ſçais que votre bouche fut toujours l'organe de la vérité ; jamais le venin de la calomnie ne l'a ſouillée ; mais laiſſez-moi au moins la lueur tremblante du doute & de l'incertitude.

Ah ! que vous ſervira de douter, repartit Pammême ? L'incertitude eſt une torture affreuſe pour une ame ſenſible. La lumiere fu-

neſté de la vérité diſſipera bientôt votre erreur. Sapho, ma chere Sapho, croyez un homme animé pour vous d'un zèle vraiment paternel, je vous en conjure par la cendre d'un pere qui me fut plus cher que moi-même; quittez ce lieu fatal; rendez à ce volage haine pour haine, mépris pour mépris; élevés votre ame au deſſus du deſtin qui vous opprime; ne ſouffrez pas que votre ſort dépende des caprices d'un perfide; quelque violent que ſoit le ſouffle des paſſions, il n'éleve dans les grands cœurs que des orages paſſagers; bientôt le calme ſuccéde au trouble, & le fruit qu'on retire d'une ſuite de cruelles erreurs, eſt d'avoir appris à ſe connoître. Mais déjà la nuit répand ſes voiles ſur nos campagnes; rentrez dans votre cabane, & tâchez d'appeller le ſommeil ſur vos paupieres humides de larmes.

L'amour heureux en goûte rarement les douceurs; mais l'amour outragé, déſeſpéré, ne les connut jamais. Sapho ſeule, aban-

donnée à elle-même, contempla d'un œil appéſanti par la douleur toute l'horreur de ſon ſort; de longs ſoupirs s'échappoient de ſa bouche; des cris aigus rempliſſoient ſa cabane & troubloient le ſilence des ténébres; percée d'un trait mortel, elle vouloit l'arracher de ſon cœur, & ſe cacher l'excès de ſes maux.

Non, diſoit-elle, non je ne le croirai jamais! Phaon volage! Phaon parjure! lui que j'ai vu braver la mort, & voler au ſupplice pour me plaire! lui qui n'a cédé qu'après tant de combats aux traits de l'amour! lui qui m'a prodigué tant de ſermens! & d'un ton ſi tendre! Non: quand il viendroit lui-même m'aſſurer de ſon crime, me prononcer l'arrêt de ma mort, me jurer une haine éternelle, je douterois encore. Quel homme peut avoir un cœur aſſez lâche, pour démentir tant d'amour & de vertu. Eh! ne ſçais-je pas avec quel plaiſir barbare la calomnie diſtille ſes poiſons ſur la plus belle

vie ? Quelque rival peut-être fait jouer des reſſorts ſecrets pour lui ravir mon cœur. On aura ſéduit Pammême. L'honnête homme eſt crédule ; il ne peut concevoir un menſonge. Sans doute ce Vieillard aura été trompé. Raſſure-toi, mon ame, Phaon eſt toujours le même, toujours tendre, toujours vertueux ; volons dans ſes bras ; allons effacer un ſoupçon qui l'outrage.

Elle alloit ſortir de ſa cabane. Déjà ſa main légere avoit treſſé ſes beaux cheveux, & y avoit mêlé des fleurs auſſi fraîches que la roſée qui les avoit fait éclorre. Ce ſoin de ſa parure décéloit ſa crainte ſecrette. Les premiers rayons du ſoleil mêloient à l'azur de la voûte céleſte une couleur vive & animée.

Sapho voit venir à elle un Eſclave ſuperbement vêtu ; ſes habits, ſa parure annonçoient l'opulence de ſon maître. Sapho frémit à cette vue : un trouble cruel s'éleva dans ſon ame. L'Eſclave approche, & lui préſentant une lettre : cet écrit s'adreſſe à

vous, lui dit-il; vos larmes effaceront bientôt les caracteres qui y ſont tracés. Sapho reçut la lettre d'une main tremblante, & l'Eſclave s'enfuit en tournant ſur elle des regards de pitié.

Elle ouvre cet écrit fatal, elle le parcourt d'un œil inquiet, elle y lut ces mots cruels.

» Sapho, quel ſoin funeſte vous animoit » pour moi? Pourquoi avez-vous détourné » les traits qui devoient percer un cœur » qui brûloit encore pour vous? Je n'aurois » point ſurvécu à mon amour, & vos lar- » mes auroient tracé ſur mon tombeau l'é- » pitache la plus glorieuſe. Vains regrets! » Phaon eſt infidele; Phaon eſt coupable; » déchiré de remords il connoît ſon crime » & le chérit encore. Que je vous plains! » Que je ſerois digne moi-même de votre » pitié, ſi vous liſiez dans mon cœur! Ou- » bliez-moi; vous trouverez ſans doute des » amans plus fideles; ils ſeroient bien mé-

» prisables s'ils n'étoient pas plus dignes de » vous.

PHAON.

La voilà donc enfin découverte cette funeste vérité que tout m'annonçoit, & que je cherchois encore ! L'ingrat ! après tant de preuves de ma tendresse ! Non, il n'en connoissoit pas l'excès ! S'il avoit sçu quels doux transports élevoient mon ame vers lui ; non, jamais il n'eût osé me trahir. Mais quoi ! pouvoit-il l'ignorer ? Tant de soins qui blessent ma gloire, tant de démarches, dont je rougis, le sacrifice de mes biens, de mes plaisirs..... hélas ! je n'en ai excepté que ma vertu, & le perfide....

En cet instant Pammême entre dans sa cabane : mon pere, s'écria-t-elle en lui montrant cet écrit fatal, j'avois douté de sa perfidie, le barbare m'en a puni ; sa main cruelle m'a tracé l'aveu de son crime ; il se plaît à déchirer mon cœur : lisez & frémissez.

Quel comble d'horreur ! (s'écria Pammène après avoir lu) quelle noire trahiſon !... Sapho, vous voyez combien cet ingrat étoit indigne de votre amour. Cette paſſion étoit juſte avant de le connoître ; maintenant ce ſeroit une foibleſſe inexcuſable. Suivez-moi ; fuyez ces campagnes, témoins de votre gloire, qu'elles ne le ſoient pas de votre honte.

Oui, reprit Sapho, votre fermeté ranime mon courage, je fuirai ces lieux horribles ; mais avant de les quitter, je veux revoir le traître ; je veux aux remords qui le déchirent, ajouter les reproches les plus ſanglans ; je veux l'accabler du fardeau de ſon crime ; lui rendre tous les tourmens qu'il me cauſe ; les larmes qu'il me fait verſer en arracheront de ſes yeux barbares ; le ſpectacle de mes maux ſera pour lui un ſupplice, car il m'aimoit, & ſon cœur eſt ſenſible à la pitié : le reſte d'humanité qui parlera à ſon ame perfide, ſera l'inſtrument de ma vengeance ; il me verra mourante à ſes

pieds ; lui tendre encore cette main tremblante que l'hymenée dût unir à la sienne ; offrir à ses coups ce cœur qui ne brûla que pour lui : il rougira de sa perfidie ; il regrettera mes fers ; il tombera à mes genoux : mais inflexible à mon tour, je verrai ses douleurs d'un œil serein & satisfait : je me ferai une étude de redoubler ses peines : je lui dirai, perfide, tu connois ton forfait, le poignard du remords est dans ton cœur, la honte du crime est peinte sur ton front ; voilà mes vengeurs, va porter à ma rivale un cœur criminel, & qui n'a pas assez de courage pour l'être sans remords. Va, je le dédaigne, il est trop digne d'elle.

Fin du cinquieme Livre.

LES
AMOURS
DE SAPHO
ET DE PHAON.

LIVRE SIXIEME.

LE ſage Vieillard, ſemblable à un Pilote qui dans le murmure des flots courroucés, prévoit les orages qui vont naître, avoit étudié les effets du choc des paſſions : il ſçavoit que les fureurs des amans ſont le dernier période de l'amour.

Ma chere Sapho, lui dit-il, le perfide n'eſt

pas digne de votre colere : le ſpectacle de vos douleurs ſeroit trop doux pour ſes yeux inhumains : gardez-vous d'embellir le triomphe de votre rivale. Fuyez ; c'eſt de ce premier pas que dépend votre deſtinée.

Non, mon pere, s'écria-t-elle, non, je veux le voir, je veux entendre de ſa bouche l'arrêt que ſa main m'a tracé ; je veux voir juſqu'où un traître peut porter l'audace. Un traître ! ah ! que dis-je ? Phaon peut-il l'être ? J'en ai des preuves trop certaines ; je n'en puis douter, & je ne puis le croire. On a pu vous ſéduire. Mais ce billet fatal, interpréte & témoin de ſa perfidie..... On auroit pu..... Je m'égare, je ne me connois plus ; mais enfin, ſouffrez que je doute ; accordez-moi encore deux jours, & ce terme arrivé, arrachez-moi de ces lieux. Si je reſpire encore, je vous ſuivrai alors aux extrémités de la terre, aux enfers ſi je puis y pénétrer : c'eſt le ſeul aſyle qui me reſte.

Ah ! Sapho, reprit le Vieillard en ſoupirant, vous m'accuſerez un jour de tous les maux que vous vous préparez : vous maudirez ces adieux funeſtes où votre cœur va s'enivrer encore des poiſons de l'amour ; mais enfin vous le voulez, j'y conſens avec peine. Je vois un long tiſſu de malheurs. Rappellez-vous un jour que j'ai cédé à vos inſtances ; que vous vous êtes arrachée de mes bras, & n'imputez vos maux qu'à vous-mêmes & aux Dieux qui vous perſécutent.

Il la quitta à l'inſtant & l'abandonna à elle-même. Une Bergere qui avoit conçu pour elle une amitié tendre & vive, (Sophie étoit ſon nom) vint l'avertir que Phaon ſe promenoit ſeul dans une allée de myrtes, peu éloignée de ſa cabane. J'y cours, dit Sapho ; tremble, ingrat : je frémis moi-même de mes fureurs.... Elle ſort à l'inſtant ; ſes beaux yeux ſont animés du feu de la colere ; mais après quelques pas précipités ſa courſe ſe ralentit : elle paroît plon-

gée dans une profonde rêverie : ſes genoux tremblans ſe dérobent ſous elle : elle tombe au pied d'un myrte, qui ſemble faire effort pour s'étendre & la couvrir de ſon ombre : la pâleur de la mort couvre ſon front, & lui prête une grace nouvelle. Phaon l'apperçoit ; une juſte frayeur s'empare de tous ſes ſens ; il veut fuir ; mais l'état cruel de Sapho, ſes yeux noyés de larmes, ſes cheveux épars ; quels objets pour un cœur qui conſerve encore quelques reſtes d'humanité ! On peut étouffer les flammes de l'amour ; ſouvent elles s'éteignent d'elles-mêmes. Semblables à ces vapeurs qui s'exhalent du ſein de la terre, forment dans les airs une ſphere lumineuſe, & peu d'inſtans après replongent le monde dans les ténébres. Mais quelle ame peut être inſenſible à la pitié ? Ce ſentiment, gravé dans nos cœurs par les mains de la Nature, nous intéreſſe au ſort d'un ennemi malheureux. Que dut reſſentir Phaon, en voyant une amante, dont ſes perfidies

avoient déchiré le cœur tendre & généreux ?

Il s'approcha d'elle en détournant ſes yeux, qui craignoient de rencontrer les ſiens : il voulut la relever. Laiſſe-moi, lui dit-elle en le repouſſant, laiſſe-moi mourir ; ou ſi tu veux que je vive, épargne-moi l'horreur de te voir. La vue d'un perfide tel que toi ſuffit pour me donner la mort. Porte à ma rivale ces ſoins odieux qui ne font qu'irriter ma douleur. Penſes-tu qu'une pitié paſſagere répare tes perfidies ? Non. Ton crime ne pourroit ſe laver dans ton ſang impur. Tu as trahi des ſermens que le ciel ne pouvoit entendre ſans frémir ; & s'il balance à te punir, s'il ſuſpend ſon courroux, c'eſt qu'il a horreur d'immoler une victime ſi indigne de lui.

Vos reproches ſont juſtes, reprit Phaon ; je connois la noirceur de mon crime, & les noms affreux que vous me prodiguez, je ne les ai que trop mérités. Penſez-vous que je n'en aurois pas évité l'opprobre, ſi

maître de moi-même j'avois pu repouſſer les traits dont l'amour m'a percé ? Croyez que j'ai livré les combats les plus cruels; que ſuſpendu entre mes ſermens & ma paſſion naiſſante, je me ſuis ſenti déchiré de remords & d'amour. Oui, je ſerois encore à vous, ſi un deſtin invincible ne m'avoit point arraché de vos bras. Les Dieux ſe ſont joués de mes ſermens; ils ont rompu des nœuds ſacrés qu'ils avoient formés eux-mêmes; ils ſont eux-mêmes les auteurs de mon crime; & s'ils cherchent des victimes, que leur foudre ne tombe que ſur eux.

C'eſt ainſi, reprit Sapho, c'eſt ainſi qu'au parjure tu ajoutes le blaſphême; tu rends le ciel comptable de tes crimes, c'eſt l'excuſe des ſcélérats. Ils veulent que la ſource pure & inaltérable des vertus devienne celle des forfaits, & que les Dieux qui nous ont fait heureux & bons, ſe plaiſent à creuſer ſous nos pas le précipice du crime.

Oui, j'oſe leur imputer le mien, reprit Phaon; ils m'ont ravi cette faculté ſublime qui m'élevoit au deſſus des hommes ordinaires. Je n'ai point été libre: un penchant fatal m'a entraîné vers votre rivale. Si j'avois pu le vaincre, le remord auroit aſſuré mon triomphe. Ah! ſi vous connoiſſiez ce tourment affreux! ſi vous ſentiez combien il eſt horrible & honteux de ſçavoir ſon ame infectée par le crime!

Oui, le remord eſt le tourment des lâches, répondit Sapho; le crime eſt celui d'une grande ame. Va, perfide, c'eſt en vain que tu veux me perſuader que ta trahiſon eſt l'ouvrage des Dieux, qu'elle étoit tracée dans les arrêts du deſtin. Ces maximes ſont le ſyſtême du vice. Ta bouche accuſe les Dieux de ta perfidie, quand ton cœur n'en accuſe que toi. Conſulte tes remords: l'innocence en connoît-elle? Va, l'homme eſt libre à l'inſtant qu'il veut l'être; ſi quelquefois les Dieux déploient leur puiſ-

ſance ſur ſa foibleſſe, c'eſt pour le porter vers le bien en dépit de lui-même, & ce penchant immortel vers la vertu eſt ſeul irréſiſtible ; mais ces leçons ne ſont pas faites pour une ame auſſi vile que la tienne. Va, retourne avec ma rivale : jouis de mes larmes, jouis de ton crime. Ton bonheur ne ſera qu'un ſonge ; le réveil en ſera affreux. Je frémis de ton ſupplice ; il commence déjà dans le fond de ton cœur. Pour moi, la mort ſera mon aſyle. J'entrevois ton ſourire barbare ; l'idée de mon trépas acheve ton triomphe, mais le plaiſir n'en ſera pas pur ; j'y mêlerai l'amertume la plus cruelle ; mon ombre ſans ceſſe ſuivra tes pas, aiguiſera dans ton cœur le poignard du remord. Je déchirerai ce cœur que je n'ai pu fléchir ; je verrai tes yeux barbares verſer des larmes de ſang ; j'entendrai ta bouche parjure exhaler mille plaintes ameres, & me rendre tous les noms que je te donne. Voilà les ſermens & les vœux que je fais. Tu

verras

verras que je ne ſuis pas moins fidelle à ceux de ma fureur qu'à ceux de mon amour. Mon cœur les dicte, le ciel les entend, l'enfer les accomplira. Les Furies s'armeront pour ma vengeance; leurs ſerpens affreux déchireront ton cœur; c'eſt une victime dévouée à leur rage, & une offrande digne d'eux.

En finiſſant ces mots elle s'éloigna, & lança ſur Phaon un regard mêlé de mépris & de fureur, elle fit quelques pas, puis tourna la tête pour le voir encore, mais dans ce dernier regard la colere reſpiroit moins que la pitié.

Elle paſſa ce jour terrible dans l'état le plus cruel, & enfin la nuit qui ſemble replonger tous les êtres dans le néant, enveloppa ſa cabane de ſon voile ténébreux. L'ame ainſi que le corps ſuccombe ſous le fardeau des douleurs, un ſommeil inquiet s'empara des ſens de Sapho, un ſonge affreux lui fit voir bientôt ſon amant triomphant entre les bras de ſa rivale.

Elle s'éveille en ſurſaut : non, cruel s'écria-t-elle, non tu ne jouiras pas de ta perfidie, tu trouveras ton châtiment au ſein de ton crime même, cette main cette foible main qui devoit s'unir pour jamais à la tienne, va laver tes parjures dans ton ſang odieux. Amantes inquietes qu'un vain ſonge glace de frayeur, du moins l'inſtant du réveil vous rend votre bonheur, pour moi ſeule le réveil eſt plus affreux que le ſommeil même, & ce ſonge fatal eſt l'image réelle de mes tourmens. Oui, l'ingrat ſur le ſein de ma rivale, ivre de plaiſirs & d'amour, lui parle de mon déſeſpoir & lui fait un hommage de mes larmes.

Ah ! cette affreuſe idée me rend toute ma rage, je ne me connois plus... Phaon tremble ; ingrat ! tu accuſes les Dieux de ton crime ; mais n'impute qu'à toi celui que je vais commettre.

A l'inſtant elle s'arme d'un poignard, qui devoit être dans le camp de Philoctès le

garant ou le vengeur de ſa vertu : fer malheureux, dit-elle, par quelle fatalité es-tu réſervé pour verſer le ſang de mon ennemi ? il va couler ſous tes coups ; tu ſeras ſouillé de ce ſang impur que j'avois trop méconnu ; ſers ma fureur : ah ! que ne peux-tu la tromper ? mais non, ce remords me fait rougir ; frappons ſans détourner les yeux ; ce ſang impur eſt-il digne d'un regard de pitié ?

Elle ſort, elle s'avance vers le Palais ſuperbe où ſa rivale étaloit un faſte étranger à la nature ; elle entre. La premiere lueur du jour donnoit une nouvelle vie à tous les êtres. Phaon étendu ſur un lit de gazon, couvert d'un treillage conſtruit avec art, s'abandonnoit aux douceurs du ſommeil ; le ſourire étoit peint ſur ſes lévres ; ſes yeux, quoique fermés à la lumiere, ſembloient animés de la même ardeur ; le ſentiment du bonheur reſpiroit dans tous ſes traits ; & leur prêtoit un charme inexprimable.

Sapho ne put le voir ſans ſentir la compaſſion renaître dans ſon cœur ; ſe peut-il, dit-elle, que tant d'attraits & tant de crimes ſoient réunis enſemble ? comment un traître peut-il être ſi aimable ? Ah ! je ſens qu'il ne l'eſt que trop ; il ſemble qu'il dorme du ſommeil de l'innocence : eſt-il pour le crime un repos véritable ? Non, c'eſt moi ſeule qui ſuis coupable ; j'ai voulu attenter à ſes jours ; ma main s'eſt armée d'un fer parricide ; ah ! grands Dieux, quel ſang j'allois répandre !

En cet inſtant elle voit paroître ſon rival furieux, égaré, l'œil en feu, les cheveux hériſſés, le bras armé d'un fer ſanglant ; il le leve ſur Phaon ; meurs traître, dit-il, va rejoindre aux enfers ton indigne amante ; deux victimes ſuffiſent à ma fureur ; mais Sapho prévient le coup & lui plonge ſon poignard dans le ſein ; il tombe en vomiſſant un ſang épais & noir ; il expire en exhalant ſa rage en cris impuiſſans ; la co-

fere, le desir de la vengeance, le regret d'un crime imparfait, tous les supplices que peut souffrir un cœur, excepté les remords, partagerent ses derniers momens.

Au bruit de sa chûte Phaon se réveille, il voit son rival étendu à ses pieds, & le poignard tout fumant encore entre les mains de Sapho; triomphe, lui dit-elle, triomphe, ingrat, je t'applanis les chemins du crime; je t'abreuve du sang de ton rival, vis sans remords, je t'épargne un crime: mais ce n'est pas le dernier effort de mon amour, & tant que je respire ta vie seroit semée d'alarmes, je vais mettre le comble à ton bonheur: à ces mots elle le quitte. Un vaisseau prêt à faire voile pour l'Epire, transporte Sapho dans ce Royaume, éloigné des yeux de Phaon. Là dans une Province que l'on nomme Acarnanie, est un Roc renommé, où les Amans sans espoir trouvoient depuis long-tems le remede à leurs maux. Ce Promontoire fameux, con-

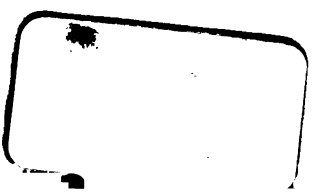
nu dans ces tems ſous le nom de Leucade, fut auſſi choiſi par Sapho. Dans l'excès de ſa rage amoureuſe elle ſe précipite dans la mer, ſes eaux éteignirent le feu de ſon amour en éteignant celui de ſes jours : telle fut la fin d'une vie qu'une paſſion trop fougueuſe remplit de plaiſirs, de chagrins & de malheurs, pour la terminer enfin par le déſeſpoir.

Fin du ſixieme & dernier Livre.

HYMNE A VENUS.

Traduction libre de SAPHO.

O Toi, fille de l'Onde, aimable enchantereſſe,
Qui m'inſpiras les plus beaux airs,
Toi, qui pour Temple as l'Univers,
Charmante & trompeuſe Déeſſe.
O Vénus ! ſi jamais du ſein des Immortels,
Senſible aux ſons d'un luth harmonieux & tendre,
Tu ſouris à mes chants, & te plus à m'entendre;
Si l'encens que ma main brûla ſur tes Autels
T'a, du Trône des Airs, fait quelquefois deſcendre;
Ne ſois pas inflexible à mes triſtes accens;
Aujourd'hui j'ai beſoin de toute ta puiſſance;
Reviens, belle Vénus, ſans toi, ſans ta préſence
Je ne puis réſiſter aux maux que je reſſens,
Viens telle qu'autrefois deux jeunes Tourterelles
T'ont, dans un char brillant, conduite près de moi;
Tu commandas à ces oiſeaux fideles
De me laiſſer ſeule avec toi;
Alors, avec un doux ſourire:
» Sapho, que me veux-tu ? parle, & dans ce moment
» Je te vais accorder ce que ton cœur deſire.
» Faut-il récompenſer l'heureux & tendre Amant
» Que tu chéris, & qui pour toi ſoupire ?
» Faut-il punir un inconſtant ?
» Ou bien faut-il à ton empire
» Soumettre un cœur indifférent ?

» Si quelqu'ingrat mépriſe ta tendreſſe ;
» Il va brûler pour toi du plus funeſte amour ;
» Et s'il te fuit, tu le verras ſans ceſſe,
» Avec ardeur, te pourſuivre à ſon tour.
» Si ton volage Amant, épris pour d'autres charmes,
» A rompu ces liens qui faiſoient ton bonheur,
» Bientôt touché de tes alarmes,
» Il viendra plus ſoumis te rapporter ſon cœur ;
» Mais ſi toujours tendre & fidele,
» Ce mortel te rend ſeule heureuſe ſous ſa loi,
» Alors d'une chaîne éternelle,
» Je vais, Sapho, l'unir à toi.
Belle Vénus, reviens encore,
Accomplis ta promeſſe, & fais que dès ce jour
Le perfide Amant que j'adore,
Auſſi tendre que moi, revienne en ce ſéjour
Calmer l'ennui qui me dévore,
Et me jurer un éternel amour.

929708